IMAGES



THÉATRE POUR ENFANTS

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 812 — LE CAIRE (EGYPTE) — 1 AVRIL 1945





L'OFFENSIVE DE « MONTY »

L'importante offensive que le maréchal Montgomery vient de livrer sur le front de l'Ouest peut être considérée comme la bataille décisive de cette guerre. On peut sans doute faire un rapprochement étroit entre la visite de M. Churchill sur cette partie du front dans les premiers jours du mois de mars et la bataille en cours. Déjà les troupes du maréchal Montgomery sont fermement établies à travers le Rhin sur un front de soixante kilomètres de longueur et plus de dix kilomètres de profondeur, et les forces anglo-américaines ont réussi à établir là leur jonction. Ci-dessus : Le 5 mars, M. Churchill visita les troupes anglo-canadiennes du front de l'Ouest. Le voici inscrivant sur un obus destiné à l'ennemi ces mots : « Un présent pour Hitler ».

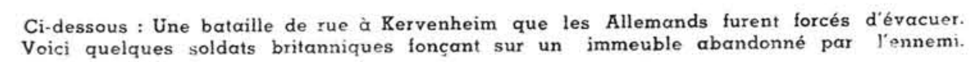
Malgré une vive résistance allemande, les troupes anglo-canadiennes ont brillamment poursuivi leur avance entre le Maas et le Rhin. Voici deux prisonniers qui semblent bien fatigués de la guerre de leur Führer.



Des troupes canadiennes attendent dans la cour d'un immeuble le moment de déclencher une offensive sur Keppeln, au sud de Calcar.



De jeunes Nazis faits prisonniers au cours de l'avancedes troupes anglo-canadiennes au sud de Calcar (Allemagne) attendent qu'il soit statué sur leur sort. Il n'est pas prouvé que les femmes furent des francs-tireurs.



Ci-dessous : Une bataille de rue à Kervenheim que les Allemands furent forcés d'évacuer. Voici quelques soldats britanniques fonçant sur un immeuble abandonné par l'ennemi.



Ci-dessous : A travers les ruines fumantes d'une bâtisse de Kervenheim, des soldats britanniques continuent leur avance après la fuite des Nazis. Celle-ci se transforme en déroute



★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

La note générale est à l'optimisme, un optimisme sain, justifié par les bonnes nouvelles venues des fronts de l'Ouest et de l'Est. Montgomery a attaqué, donnant le signal de la grande offensive attendue depuis longtemps. Aussitôt, le mouvement se propagea à toute la ligne du front : Patton lui donna la réplique, pendant que Hodges et Patch poursuivaient leur avance.

Toutes les armées alliées ont aujourd'hui leurs têtes de pont de l'autre côté du Rhin. La traversée s'est effectuée à plusieurs points simultanément, face à une résistance peu sérieuse. La rive droite du fleuve reste à être nettoyée, afin d'assurer les communications des armées anglo-américaines. Mais le Rhin a cessé, du jour au lendemain, de constituer un obstacle à l'avance des Alliés. C'est là une victoire majeure dont il convient d'étudier les phases et les conséquences probables.

O

L'offensive du maréchal Montgomery n'a pas surpris les Allemands. En prévision de cette attaque, ils avaient massé dans le secteur du bas-Rhin leurs meilleures divisions disponibles à l'Ouest, laissant pour défendre les autres parties du front des troupes de second ordre.

Malgré la traversée du Rhin à Remagen, leur attention restait concentrée sur l'attaque qui allait se produire au Nord. Ils se livraient à toutes sortes de spéculations sur le rôle de la Deuxième Armée britannique et sur la possibilité d'une traversée du fleuve dans la zone tenue par le 21ème Groupe d'armées.

Leurs appréhensions étaient d'ailleurs bien fondées. La plaine de Westphalie offre aux Alliés le meilleur terrain pour l'utilisation de leurs colonnes blindées. Le commentateur militaire « Strategicus » faisait observer à ce sujet que si les Allemands ont réussi à produire un nouveau tank très lourd, les Alliés possèdent des chars plus rapides et plus adaptés pour les besoins divers du champ de bataille.

Connaissant leur faiblesse, et désireux de défendre jusqu'au bout la région de la Ruhr et l'accès de la Westphalie, les Allemands n'avaient d'autre alternative que d'opposer à Montgomery la crème de leurs forces, ou plutôt de ce qui restait de leurs forces après les prélèvements destinés à renforcer le front oriental, et ceux opérés par les armées alliées sur la rive occidentale du Rhin.

Que la traversée du Rhin ait pu s'effectuer dans le secteur nord malgré ces difficultés particulières, constitue un titre de gloire pour les hommes de Montgomery.

L'aviation anglo-américaine joua un rôle décisif dans les phases préparatoires de cette importante bataille. Battant son propre record du jour du débarquement en Normandie, elle compta 10.000 sorties environ lorsque la bataille éclata. Auparavant, elle avait nivelé le terrain pour l'avance, en lançant un total de 50.000 tonnes de bombes en cinq jours. Les dommages qu'elle occasionna aux communications des armées allemandes purent être estimés comme suit : elle coupa les voies ferrées à plus de 1.000 endroits différents, détruisit un millier de locomotives, plus de 14.000 wagons de marchandises et de passagers, près de 6.000 véhicules. Enfin, elle mit hors de combat 900 avions ennemis.

Les Allemands eux-mêmes durent admettre que leurs transports étaient « paralysés ». Leurs plans d'évacuation de la population civile de la Ruhr ne purent être mis à exécution. Seuls quelques jeunes gens choisis et les hommes nécessaires pour la poursuite de la guerre à l'intérieur du Reich furent invités à se diriger vers l'ouest. Ils reçurent instruction de se présenter auprès des chefs de district choisis par le parti nazi avec de la nourriture pour trois jours, leur meilleur costume et, surtout... des chaussures solides.

O

Dès que le terrain fut préparé par l'aviation, la traversée du Rhin commença. Elle fut appuyée par la plus grande expédition aéroportée qui ait jamais été organisée. Il a fallu 3.000 avions de transport et planeurs, accompagnés de 2.000 appareils d'escorte et bombardiers pour déposer les divisions aéroportées anglo-américaines derrière les défenses allemandes. Quelques heures après leur atterrissage, elles avaient atteint leurs objectifs et opéré leur jonction avec les troupes écossaises avançant à partir de la tête de pont.

Pendant que se développait l'avance, la construction de ponts à travers le Rhin fut entreprise. Trois jours après le début de l'offensive, on comptait déjà huit ponts sur le Rhin dans le seul secteur situé au nord de la Ruhr. Les blindés pouvaient franchir le fleuve en force et rendre vaine toute contre-attaque ennemie.

D'ailleurs, la résistance allemande fut presque négligeable, sauf au nord de la ville de Rees, où les Ecossais et les Canadiens devaient lutter pour chaque mètre de terrain. Cette résistance acharnée n'avait pas encore permis, quatre jours après la traversée du Rhin, de poursuivre l'avance à grands pas vers la plaine du nord de l'Allemagne. Ce secteur reste, par conséquent, à l'état de tête de pont.

Par contre, la 3ème Armée américaine du général Patton a percé les faibles défenses qu'elle a rencontrées de l'autre côté du Rhin et déferle à travers l'Allemagne, avec une vitesse extraordinaire, comme elle l'avait fait en Bretagne.

Les colonnes blindées de Patton se dirigent vers le cœur même de l'Allemagne, coupant la voie de la retraite vers le sud aux troupes ennemies voulant se retrancher dans les montagnes. Chaque jour qui passe les rapproche davantage du front oriental, et notamment des forces du maréchal Koniev.

La 1ère Armée américaine du général Hodges a également enregistré des résultats brillants. Ses tanks ont déjà couvert une centaine de kilomètres à l'est du Rhin.

O

Tout semble indiquer que le front de l'Ouest est sur le point de s'effondrer définitivement. L'armée du Rhin a été presque anéantie et la ligne de défense constituée par ce fleuve est définitivement brisée.

Cette victoire rapide a pu être remportée par suite de la concentration de la plus grande partie des forces allemandes face à l'Armée Rouge. Les divisions chargées de défendre le Rhin furent mises hors d'action à l'ouest du fleuve. D'autre part, les défenses occidentales du Reich n'avaient ni la profondeur nécessaire, ni des réserves suffisantes pour tenir tête aux armées alliées. C'est ce qui permit à M. Churchill de dire dans son message aux armées au début de l'offensive : « Une fois la ligne du fleuve percée et la croûte de la résistance allemande brisée, la victoire décisive en Europe sera proche. »

Ce résultat a été en grande partie obtenu. Faut-il s'attendre à la prochaine arrivée devant Berlin des blindés anglo-américains ? Les déclarations des commandants alliés nous invitent à plus de pondération.

A la veille de la bataille, le général Bradley invitait la presse à ne pas annoncer prématurément la fin de la guerre. « Elle peut être presque terminée, comme elle peut durer encore quelque temps. Le fait est que nous avons détruit une bonne partie des forces ennemies. Il nous reste à voir quelle résistance il peut encore opposer. »

Les premiers jours de l'offensive permirent au général Eisenhower de répondre à cette question : « Personne ne sait ce que peuvent faire les Allemands, mais je pense, cependant, qu'ils ne pourront pas livrer de bataille d'une puissance comparable à celle dont ils ont fait preuve depuis le débarquement de Normandie. »

Aucune ligne de défense, aucun obstacle naturel important ne sépare les Alliés de Berlin. Devant Montgomery, c'est la plaine se prêtant admirablement aux manœuvres de tanks, coupée par trois fleuves : l'Ems, le Weser et surtout l'Elbe à environ 100 kilomètres de Berlin. Un excellent réseau de routes et de chemins de fer s'étend vers la capitale.

Une fois que la victoire aura été remportée dans le secteur au nord de la Ruhr, les Alliés ne seront plus arrêtés que par les difficultés de ravitaillement qui pourront être exploitées par l'ennemi. « ...Un front... peut être constitué, a dit Eisenhower, quelque part où nos lignes de ravitaillement seront allongées à leur limite extrême et où les moyens de défense des Allemands pourront être utilisés avec plus d'effet. »

La crise finale a néanmoins commencé et tout laisse supposer que l'esprit de Stalingrad n'anime pas les défenseurs de l'Allemagne nazie.

O

Où se produira la jonction entre les armées anglo-américaines et l'Armée Rouge ? Telle est la question que chacun se pose.

On a constaté que, parallèlement à l'offensive de l'Ouest, les armées de Tolboukhine et de Malinovsky sont passées à l'attaque. Mais le front de Hongrie est trop éloigné des têtes de lance de Patton pour suggérer un rapprochement quelconque de ce côté. C'est plutôt avec les armées du maréchal Alexander que les maréchaux soviétiques opérant sur le Danube ont dû synchroniser leurs mouvements.

Les forces des maréchaux Zhukov et Koniev auront pour mission d'aller à la rencontre de Montgomery, de Hodges et de Patton. Ayant réussi à attirer vers eux le gros des forces allemandes, le chemin qu'ils auront à parcourir sera plein d'embûches et nécessairement plus court.

Berlin demeure l'objectif immédiat de Zhukov, et la jonction avec les Alliés occidentaux quelque part au nord du Reich est un rendez-vous dont la date a dû être fixée à Yalta et auquel tout le monde tiendra à être exact.

J. A.



AU DELA DU RHIN

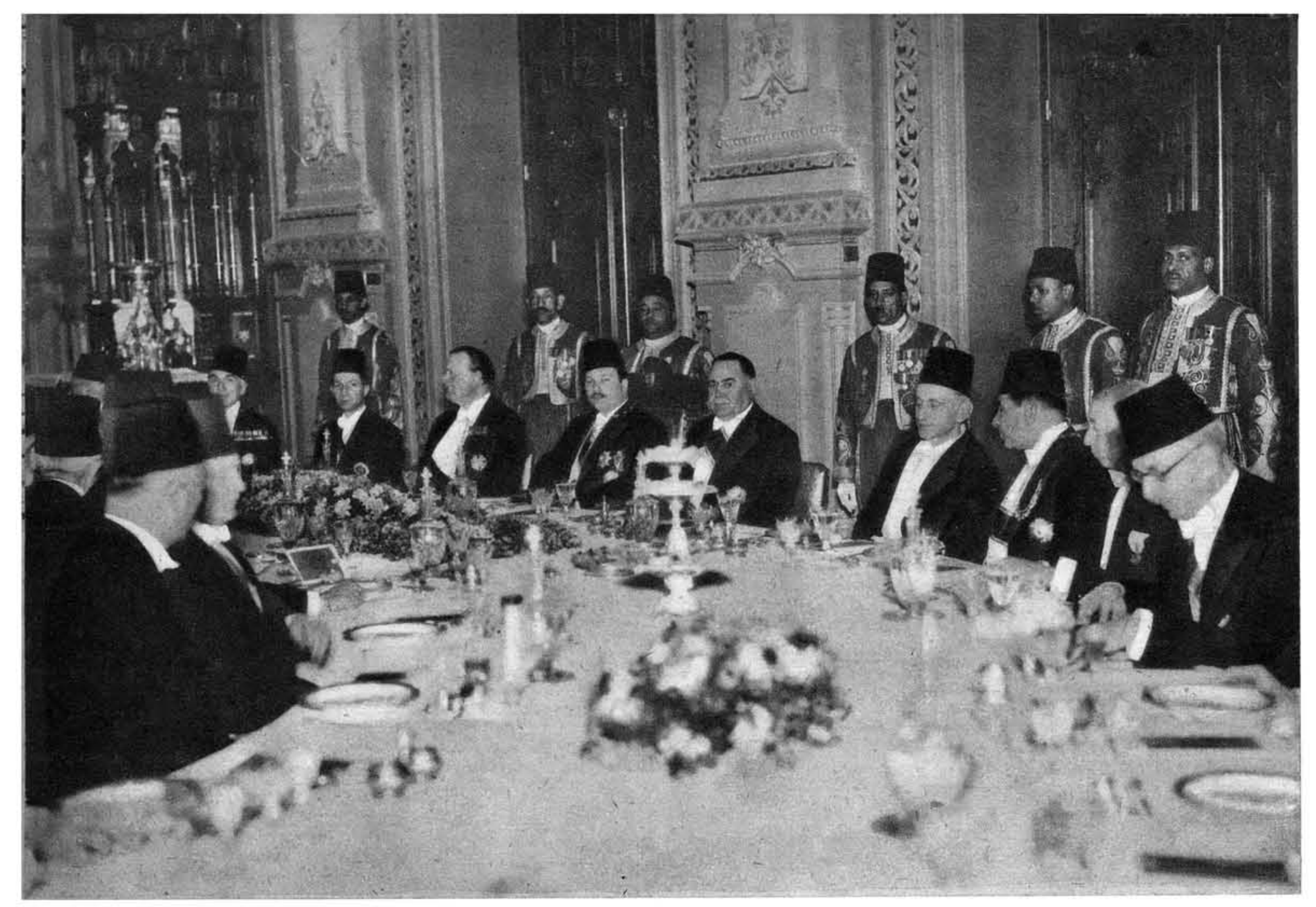
La resistance de la Wehrmacht semble s'effondrer au dela du Rhin. Le front de l'ennemi n'est plus coordonné devant la rapidité de l'avance anglo-américaine, et même les « poches » où l'ennemi combattait fanatiquement s'écroulent comme des châteaux de sable. Les forces du général Hodges, le 27 mars au soir étaient déjà à plus de 100 kms à l'est du Rhin, tandis que celles du général Patton se trouvaient dans le voisinage de Fulda à 300 kms de Berlin, et que ses têtes de lance, ayant dépassé Wurzburg, avaient atteint la Bavière De leur côté, les Français ont pénétré à Karlsruhe. Toutes les armées alliées ont ainsi traversé le Rhin qui passait pour être infranchissable De sa tête de pont de Wesel, le maréchal Montgomery s'apprête à dévaler dans la plaine de l'Allemagne septentrionale où aucun obstacle sérieux ne pourra arrêter l'avance des tanks jusqu'a Berlin. La petite carte, ci-contre indique la distance qui sépare la capitale du Reich des forces alliées de l'ouest. La retraite allemande prenant l'aspect d'une déroute sur tout le front, on s'attend à Washington et à Londres à l'effondrement total de l'ennemi et à une nouvelle situation de la guerre.

NOTRE COUVERTURE

THÉATRE POUR ENFANTS

Les enfants ne sont pas seulement spectateurs au théâtre qui leur est réservé à Moscou. Ils en discutent le programme et les rôles. Voici quelques acteurs qui écoutent les confidences de leurs jeunes critiques, du reste enthousiastes. Cette photo a été prise au cours d'une scène de la féerie intitulée « Le Conte des deux bossus ».

(Voir notre reportage en pages 8 et 9)



Sa Majesté le Roi a voulu marquer par un grand banquet la signature du Pacte arabe. On reconnaît à la table royale, à la droite du Souverain, LL.EE. Lord Killearn, Samir El Rifai pacha, Sabri pacha, et à la gauche : LL.EE. Mahmoud Djem, ambassadeur d'Iran, Abdel Hamid Kéramé, Ali Maher pacha, Abdel Fattah Yéhia pacha. En face de Sa Majesté le Roi, S.A.R. le Prince Mohamed Ali.

LA LIGUE ARABE

« L'Union Arabe marque un progrès de la civilisation », nous déclare S.E. ABDEL HAMID KÉRAMÉ, Premier Ministre libanais.

La personnalité de S.E. Abdel Hamid Kéramé, Premier Ministre libanais, est attachante par bien des côtés. Il a le parler franc et simple, les idées nettes, les manières cordiales. D'autre part, le Président du Conseil est demeuré le député de Tripoli ; il a longtemps lutté pour des idées qui ont reçu enfin une consécration populaire et officielle.

La question arabe lui est familière, il en connaît tous les aspects et en parle avec conviction et chaleur. Par surcroît, les problèmes intérieurs des pays arabes ne lui sont pas étrangers — que ces problèmes soient politiques, économiques ou culturels.

« L'Union Arabe, me dit-il, marque aussi un progrès de la civilisation. Les moyens de transport modernes ont supprimé les distances. Les pays les plus divers s'en trouvent rapprochés ! On propose déjà une langue universelle... En Orient, cela est tout trouvé. La Ligue arabe, c'est l'expression juridique d'un état de fait.

« Sans doute, la réalisation de cette Ligue ne s'est pas faite spontanément. Il a fallu des discussions, des pourparlers. Ici et là, des objections ont surgi ou auraient pu surgir. Mais les chefs d'Etat ont pu concilier tous les points de vue et trouver des solutions acceptables. Je voudrais, à ce propos, rendre un hommage particulier au Président du Conseil égyptien, Nokrachy pacha, qui, au cours de la dernière phase des négociations, a fait preuve d'une bonne volonté et d'une sagesse admirables. Je tiens aussi à vous signaler que le Liban, à la veille de la signature du Pacte, n'a pas eu à formuler de réserves quant à son adhésion à la Ligue. D'ailleurs, chez nous la tendance générale de l'opinion publique et de la Chambre est favorable au Pacte — ce qui semble naturel de la part d'un pays où le sentiment arabe est vivace.

« Enfin, l'Union Arabe s'est réalisée sur la base de la souveraineté nationale des Etats qui la composent. A un certain moment, des appréhensions s'étaient fait jour. L'on se demandait si les décisions du Conseil de la Ligue seraient exécutoires sans besoin de ratification par les assemblées parlementaires de chaque Etat. Le statut de la Ligue a bien précisé ce point, en décidant en faveur de l'autonomie politique entière de chaque gouvernement.

« Par ailleurs, d'aucuns auraient pu confondre le Panarabisme avec le Panislamisme. Rien de commun entre ces deux notions, car l'une repose sur l'idée nationale, tandis que l'autre a pour base le principe religieux. Je ne prétends pas, d'ailleurs, qu'elles soient en opposition.

•

« Mais quelles seront les réalisations immédiates de la Ligue qui vient de se constituer ? Pour répondre à une telle question, je me référerai aux articles mêmes du Pacte qui ont bien déterminé les points à mettre sous étude. Les problèmes culturels y figurent. Ils ne sont d'ailleurs pas négligeables, encore moins les problèmes économiques et douaniers. L'on doit s'attendre aussi à la suppression des passeports en territoires arabes. Vous comprenez sans doute que c'est là un projet à longue échéance, car la guerre comporte des nécessités.

« D'ailleurs, ajoute le Président, les accords et les projets sur papier importent moins que l'esprit même qui les anime. Or, comme je vous le disais tout à l'heure, la Ligue que nous venons de fonder correspond à un état de fait. C'est pourquoi j'ai tout lieu de croire qu'elle ne peut être vouée qu'au succès.

« Et cependant tout n'a pas été fait... Il reste à créer une plus étroite unité spirituelle et morale entre les peuples arabes. Les paroles, les sentiments ne suffisent pas. Il faut une communauté plus intime d'intérêts. Il nous faut provoquer un plus vaste courant d'échange. Il ne suffit pas que l'Egyptien se sente au Liban chez lui. Il est indispensable qu'il s'y comporte effectivement comme s'il se trouvait dans son propre pays. Que les Egyptiens, les Irakiens, par exemple, n'hésitent pas à construire des maisons dans nos montagnes, qu'ils épousent des Libanaises... Car — n'est-ce pas ? — le Liban a de très jolies filles !...

« De leur côté, les Libanais et les autres pourraient se comporter de la même manière dans les divers pays arabes. Des liens sociaux et familiaux seraient ainsi créés qui constitueraient le véritable fondement de la Ligue des Peuples Arabes. »

CH. A.



S.E. Abdel Hamid Kéramé, Premier Ministre du Liban et chef de la délégation libanaise, prononce devant le micro un discours avant la signature du Pacte.

« Ce pacte permettra de résoudre à l'amiable tous nos problèmes », nous dit S.E. ABDEL RAHMAN AZZAM BEY, secrétaire général du Conseil de l'Union Arabe.

— Quelle est l'attitude de l'Union Arabe à l'égard de la Tunisie, du Maroc, de l'Algérie et des autres pays arabes qui n'en font point partie ?

— Le Conseil de l'Union ne comprend que les Etats arabes indépendants, comme il a été énoncé dans le Pacte. C'est pour cela que la Tunisie et les Etats ayant un statut semblable ne peuvent pour l'instant faire partie du Conseil de la Ligue Arabe. Toutefois, dans les comités poursuivant des buts culturels — qui, naturellement, intéressent tous les pays arabes, indépendants ou non — et des buts humanitaires, sociaux, économiques, ces pays seront représentés s'ils le désirent.

— Peut-on vous demander quel a été le sens général des discussions lors des dernières réunions ?

— En fait, les discussions qui eurent lieu les quelques jours qui précédèrent la signature du Pacte n'ont pas aujourd'hui une importance particulière, puisqu'elles furent parachevées par la rédaction définitive du Pacte. Elles revenaient, en définitive, à des suggestions énoncées par certains membres en faveur de l'adoption de telle idée plus avancée, d'autres, au contraire, estimant que les résultats acquis étaient suffisants. Je pourrais ajouter toutefois que si l'on a estimé que les dispositions du Pacte étaient convenables, cela était entendu pour l'époque actuelle. Nous souhaitons tous, sans distinction, nous diriger vers une plus grande unité.

— Subsiste-t-il quelques difficultés qui soient cause de mésentente parmi les membres de l'Union ?

— Je peux affirmer que toutes les difficultés ont été résolues. Et s'il subsistait certaines divergences de vues, la lettre et l'esprit du Pacte sont là d'un précieux secours. C'est ainsi qu'il constitue un apport sensible dans la coopération de toutes les nations arabes. Il est l'instrument qui permettra de résoudre à l'amiable tous les problèmes qui pourraient surgir.

— Des programmes communs ont-ils été établis entre les nations signataires ?

— A l'heure actuelle, la première tâche à accomplir consiste en la ratification par les différents parlements des pays arabes des engagements communs. Quand elle sera acquise, le gouvernement égyptien aura le loisir de demander la réunion du Conseil de l'Union. C'est après cela que l'on pourra instituer les divers comités destinés à résoudre les questions que les études jointes pourront mieux analyser.

« En ce qui concerne la représentation des intérêts arabes à la Conférence de San-Francisco, il n'est pas encore décidé si les divers pays arabes partiront avec les mêmes réclamations, si une certaine représentation ou un appui de certaines demandes sera organisé, ou si, enfin, les pays arabes présenteront un « front commun ». Les contacts effectués à ce sujet progressent favorablement. »

A. H.



S.E. Mahmoud Fahmy El Nokrachy pacha, chef du gouvernement égyptien, appose sa signature sur le Pacte de l'Union des pays arabes, jeudi dernier, au cours d'une grande et brillante cérémonie au palais Zaafarane. A gauche, S.E. Hussein Heykal pacha, président du Sénat.

Les plans de la Conférence de San-Francisco

POUR ORGANISER LE MONDE

Dr Mahmoud Samy Guenena, professeur titulaire de la chaire de Droit International public à l'École de Droit de l'Université Fouad 1er, nous a fait quelques remarques au sujet des plans qui seront discutés à la Conférence de San-Francisco. Venant d'un juriste éminent, elles indiquent une tendance qui, sans doute, ne sera pas étrangère à l'attitude de l'Égypte à la Conférence.

« Nous pouvons nous féliciter que l'Egypte soit invitée à la Conférence de San-Francisco, pour participer à ses travaux et figurer dans les discussions en qualité de membre, au plein sens du terme.

« C'est, en effet, un titre de gloire que d'assister à la naissance d'un nouvel organisme international dont les tâches sont assurément élevées et nobles, et qui, avec la bonne volonté de chacun, pourra rendre les services que l'humanité attend de lui. Son premier soin sera de supprimer le danger d'une série de guerres sans fin et toujours plus violentes, où l'humanité périrait à coup sûr.

« J'ai étudié le projet tel qu'il a été établi à la Conférence de Dumbarton Oaks et à celle de Yalta, et bien que l'on ne puisse affirmer que ses lignes soient absolument parfaites, on ne saurait contester qu'il constitue un grand pas en avant, par rapport à l'ancienne Société des Nations.

« Quelles que soient les faiblesses de la future organisation, il ne faut pas, comme certains le désirent en Europe et ailleurs, renoncer d'avance à se servir d'elle, « tout abandonner parce que l'on n'a pas tout réalisé ».

« Certains publicistes, suivis par un courant d'opinion, désireraient que l'organisation internationale fût fondée sur l'abandon de la « souveraineté nationale », et qu'un Etat international gouvernât les actions de toutes les nations du monde. A n'en pas douter, ce but mérite d'être atteint, et je ne doute pas que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les progrès sociaux et techniques de l'humanité lui permettront de mettre au jour ce qui est conçu encore avec difficulté par nos esprits trop craintifs.

« Mais le monde ne peut procéder par bonds, et poursuivre l'inespéré avant d'assurer soigneusement ses pas. Le projet, établi par les dernières conférences, et qui sera discuté et mis au point à San-Francisco, constitue une « proposition réalisable ».

« Certes, on peut relever certains points douteux, qui pourront être corrigés sur la proposition de l'une ou l'autre des nations invitées. Ainsi, le principe de l'égalité entre nations consacré par le chapitre II, paragraphe I, n'est pas entièrement — à mon avis tout au moins — mis en pratique. Le Conseil de Sécurité sera composé des cinq grandes nations qui conserveront des sièges permanents, tandis que les autres nations auront des sièges qui ne le seront point.

« Or, un siège permanent permet à la nation qui l'occupe de connaître davantage le travail du Conseil, de se familiariser à la longue avec ses rouages. Cette expérience ne pourra pas profiter aux membres non permanents.

« En second lieu, le principe de la majorité, qui doit assurer l'égalité des nations entre elles, revient, en fait, à permettre aux cinq grandes nations de faire prévaloir leur avis, avec l'appoint de deux voix seulement, c'est-à-dire avec la minorité des voix des petites nations au Conseil. Là encore, le principe de l'égalité souffre d'une entorse. J'admets qu'il est difficile à concilier avec la nécessité de restreindre le nombre des membres admis au Conseil, mais j'aurais peut-être souhaité que l'on mît à la charge des petites nations plus de responsabilités.

« D'autre part, j'aurais éprouvé une certaine satisfaction morale à voir les relations entre le Conseil de Sécurité — à qui de lourdes responsabilités sont confiées — et l'Assemblée Générale définies d'une manière plus claire.

« Au chapitre V, section B, alinéa 8, il est dit que l'Assemblée Générale « devrait recevoir un rapport annuel du Conseil et le considérer ». A mon avis, ce texte ne donne pas assez nettement à l'Assemblée Générale le pouvoir de discuter les travaux du Conseil. Et il me semble que le Conseil de Sécurité devrait être lié d'une manière précise par l'obligation de rendre des comptes régulièrement à l'Assemblée Générale. Dans l'ancienne S.D.N., l'obligation de faire un rapport annuel avait permis de révéler de nombreuses erreurs de politique internationale.

« En ce qui concerne les différends, une certaine procédure est prévue, et c'est au Conseil de Sécurité de décider si le différend est justiciable ou non. J'aurais souhaité leur soumission obligatoire à la Cour Internationale de Justice, quitte à cette cour de statuer elle-même sur le point de savoir si un différend est justiciable ou pas.

Par contre, la grande qualité de l'organisation nouvelle, qui la rend incomparablement plus efficace que l'ancienne institution, réside dans le fait que le Conseil est pourvu des pouvoirs nécessaires pour mettre à exécution les recommandations qu'il émet pour parer à toute agression ou menace d'agression. Ce point seul justifierait tous les espoirs que l'on placerait en elle.

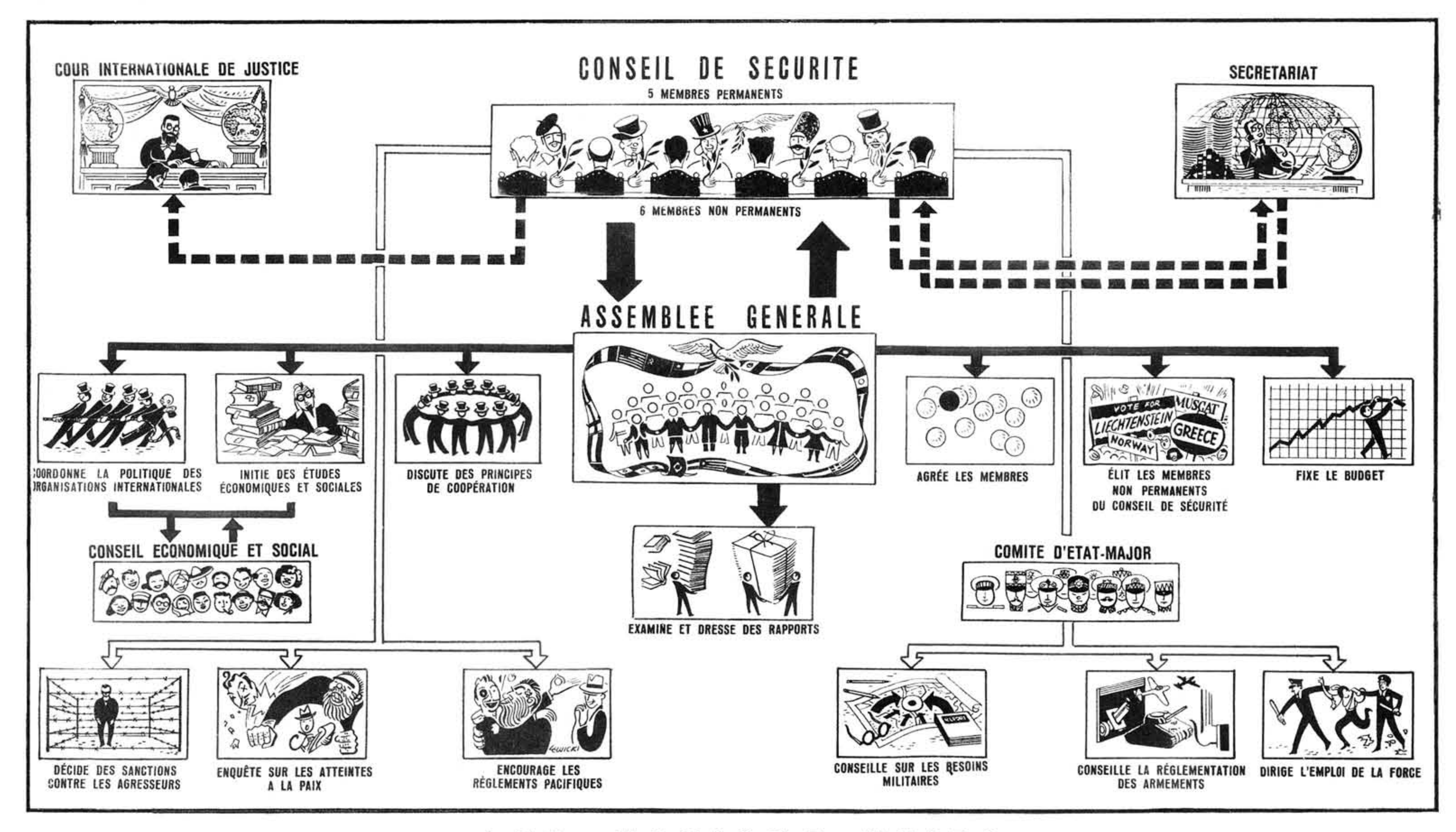
« Le seul danger résiderait dans l'amour injustifié des nations pour leur souveraineté, et leur opposition manifeste à tout changement qui pourrait entraîner une renonciation à cette souveraineté. Quand une nation insiste trop violemment sur ses prérogatives, elle menace de devenir réactionnaire et de gêner considérablement l'élan des autres.

« Malgré des réticences assez significatives dans le texte du compte-rendu de la Conférence de Dumbarton Oaks, il semble peu douteux que le régime des Mandats Internationaux soit discuté, et on peut espérer qu'il prendra fin.

« Certaine personnalité éminente aux Etats-Unis avait suggéré que le Mandat fût remplacé à l'avenir par une organisation plus souple des pays qui n'avaient pas encore parachevé leur autonomie, qu'elle qualifiait de « tutelle internationale ». J'avoue franchement ne pas aimer ce mot, qui se trouve textuellement dans l'article 22 du Pacte de la S.D.N., pour qualifier les Mandats institués par les nations victorieuses au lendemain de la guerre de 1914.

« Il pourrait signifier que rien ne sera changé dans le statut international de ces pays, quand, à n'en pas douter, l'évolution historique imposerait un respect nouveau de leur indépendance et un réajustement des normes anciennes.

« C'est ainsi que l'Egypte, associée à la fondation de ce nouvel édifice, pourra contribuer par sa défense des intérêts des nations sœurs, et de toutes les petites nations, au respect des principes d'égalité et de justice sociale qui garantissent notre espoir en une paix durable et équitable ! »



LES NATIONS UNIES

A la Conférence de Dumbarton Oaks, les grandes puissances firent des suggestions pour une nouvelle Organisation Internationale de la Paix.

Les lignes générales de cette nouvelle « Ligue des Nations » qui sera discutée à San-Francisco sont indiquées dans le tableau ci-haut. L'Organisation comprend le Conseil de Sécurité, composé de onze nations dont cinq auront des sièges permanents. Ce seront l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne, l'Amérique, la Chine et la France. Six autres membres non permanents siégeront à leurs côtés. Ils seront élus par l'Assemblée Générale dans laquelle tous les Etats membres de l'Organisation auront un représentant.

Ce tableau indique, les responsabilités incombant au Conseil de Sécurité et à l'Assemblée Générale. Les fonctions de l'Assemblée seront purement consultatives, la véritable autorité étant donnée entièrement au Conseil. L'idée première est de mettre la guerre hors la loi. En cas d'agression d'un pays, tous les autres se ligueraient pour arrêter l'agresseur. Pour ce faire, le Conseil sera doté d'un état-major militaire.

La Cour de Justice Internationale aura mission de juger les différends légaux pouvant surgir entre les membres de l'Organisation.

(D'après « Life »)



Dans une vente aux enchères, la baguette du commissaire-priseur dirige le concert des convoitises qui se disputent les meubles de style, les riches tapis et les belles collections.

UN, DEUX... TROIS ! ADJUGÉ !

Les enchères ont dispersé, l'autre semaine, de belles collections qui ont suscité un vif intérêt chez les amateurs à l'affût d'une nouvelle acquisition à faire.

L'atmosphère des grandes ventes se ressent de la valeur des objets dispersés au feu des enchères et du goût des acquéreurs qui se les disputent. C'est ajouter une sensation de jeu à un achat que d'acheter à la criée : le sort de la belle pièce que l'on brigue pour parfaire un ameublement ou compléter une collection demeure suspendu à la baguette magique, inexorable, du commissaire-priseur qui, pareille à celle d'une fée des contes de jadis, distribue des dons au prorata des désirs exprimés moins en vocables qu'en chiffres.

La villa Maurice Adès, à Zamalek, offrait précisément, l'autre semaine, un vif intérêt de ce point de vue. Patiemment, minutieusement agencée avec un éclectisme du meilleur aloi, cette demeure — requise à d'autres fins que l'habitation particulière par les autorités militaires — a été dépouillée de toute son opulence par la volonté même du propriétaire soudainement détaché de cette partie de ses biens.

Trois jours de suite, une affluence d'amateurs a défilé dans le vestibule, le boudoir, les salons, la cage d'escalier, faisant son choix parmi des porcelaines de Chine, des meubles de style, des tapis de qualité, des livres aux reliures somptueuses, de vieilles fines même, et les disputant à des concurrents en bon goût devant le sceptre, omnipotent dans ses attributions, du commissaire-priseur.

Aux cours des mêmes enchères étaient également vendus des objets d'art provenant de la collection extrême-orientale appartenant à S.E. Lord Killearn of Killearn qui, on le sait, avait passé plusieurs années en Chine avant d'être nommé Ambassadeur de Grande-Bretagne au Caire. Cet ensemble composé avec un remarquable souci de la pièce rare n'a pas manqué non plus de susciter le concert des convoitises qu'a dirigées avec équanimité la baguette du maestro-commissaire-priseur.

■ Bien entendu, les acquisitions ont été faites par les plus offrants. Parmi ceux-ci, plusieurs sont des personnalités connues dans le monde de la politique ou des affaires. Certains, encore plus haut placés, s'étaient fait représenter par des personnes de confiance. D'autres, pour suivre commodément les enchères, avaient réservé un siège par téléphone, comme au spectacle.

Des cotes ? En voici au hasard de cette dispersion qui, revêtue d'un cachet mondain, est une date dans les annales des grandes ventes au Caire :

Une paire de très jolis chevaux en jade Kieng-Long de la collection Lord Killearn adjugée pour L.E. 100 à Mme Nessim Adès.

Une garniture de salon Louis XV, bois sculpté, dorure fine, tapisserie d'Aubusson, a été enlevée par M. Hakky bey pour L.E. 400.

Deux beaux bahuts en palissandre, avec panneaux Chine incrustés de pierres semi-précieuses et ferrures en argent, attribués à Mme René Cattaoui bey pour L.E. 380.

Un très riche service à thé en vermeil ciselé, anses en ivoire, a été enlevé pour L.E. 390.

Une grande tapisserie d'Aubusson représentant « La Pêche » et portant l'inscription « Manufacture Royale d'Aubusson 1747 » a été adjugée à M. d'Estreins pour L.E. 595.

Un tapis d'escalier Chine, L.E. 235.

Un magnifique et grand paravent à 12 feuilles en palissandre sculpté, composé de 12 panneaux Coromandel, a atteint, après de chaudes enchères, la cote de L.E. 900.

La cave garnie de bouteilles, dont certaines signées Otard Charles X (1825), Bisquit Dubouché (1830), réservait une lutte serrée aux amateurs de vieilles fines et de grands crus. Elle fut enlevée en bloc par un seul acquéreur pour L.E. 10 en moyenne la bouteille. Il y en avait plus de 200.

Des assiettes murales Kutahia furent adjugées à S.E. Sabry pacha ; une autre en porcelaine Chine bleu-blanc à Mme Abdel-Fattah Yehia pacha.

■ Samedi, dans l'après-midi, un public composé d'autres amateurs avait pris place dans la bibliothèque dont on allait vendre les livres de choix. La pièce principale de la vente était un Coran manuscrit enluminé, écrit en 1253 par Moustapha Khouloussi, sous une reliure à recouvrement. Elle monta à L.E. 100.

Les Mille et Une Nuits, traduction de Mardrus, illustrations de Carré, en 12 volumes, un des 50 exemplaires sur japon avec 12 aquarelles originales, furent adjugées par la baguette du commissaire-priseur à M. Emile Nessim Adès pour L.E. 151.

Des **Mémoires** de Frédéric II, pour servir à l'histoire de Brandebourg, furent attribués pour L.E. 22 pour le compte de S.A. le Prince Amr Ibrahim.

Le professeur Dunet eut **La Chartreuse de Parme**, de Stendhal, reproduction de l'exemplaire de l'auteur, Paris 1839 pour L.E. 7 1/4.

Les **Mémoires** de Saint-Simon firent L.E. 57.

D'autres livres allaient à MM. Gannagé, Mamdouh bey Riaz, Raymond Aghion, Maurice Yéhiel, etc.

Les œuvres complètes de Victor Hugo dans l'édition nationale (1885-95) furent enlevées par M. Allan pour L.E. 110.

■ Enfin, dimanche matin, ce fut au tour du grand hall de la villa Adès de connaître la criée qui allait la dépouiller de sa riche parure. Les panneaux décoratifs chinois aux couleurs vives, sur les murs ; les vases et les potiches en porcelaine sur les guéridons ; les bibelots en cristal de roche, en jade, en agate, en quartz rose ou en lapis dans les vitrines, rappelaient l'époque chère aux Goncourt. Plusieurs objets provenant de la collection de Lord Killearn : ivoires ouvragés, laques et broderies, ajoutaient une note fastueuse à l'ensemble d'un effet prenant.

De nombreuses dames dans l'affluence des connaisseurs, catalogue et crayon en main, enchérissaient, elles aussi, avec la ferme volonté d'obtenir le vase ou le tapis admirés.

Les principales pièces suivantes furent adjugées après de vifs échanges de chiffres progressifs :

Une précieuse collection de flacons de sels Chine, en ivoire sculpté et peint, en cristal taillé, en verre peint à l'intérieur ou en laqué de Pékin, qui a atteint la cote de L.E. 350, à M. Toledano.

Une belle collection composée de 12 sujets en porcelaine « Blanc de Chine » à M. Apostolidis pour L.E. 261.

Un aigle en quartz rose sculpté à M. Kahla bey pour L.E. 240.

Un paravent Chine à Mrs Tune pour L.E. 170.



« Adjugé ! » déclare l'expert commissaire-priseur, et la belle pièce est enlevée par un amateur de goût. A noter, dans les vitrines, les précieuses collections de bibelots en jade et porcelaine.

Un tapis chinois, fond beige, décors bleus, à Mme Gaston Adès pour L.E. 185.

Une belle collection de onze objets en porcelaine Chine bleu turquoise à M. Eliakim pour L.E. 630.

Quand, enfin, sur le coup de deux heures, pour la dernière fois le commissaire-priseur compta : « ...et trois ! », une des plus belles ventes que Le Caire ait connues se termina dans un bruissement de chaises déplacées et de commentaires, comme à la fin d'une manifestation très courue dont on parlera longtemps.



Deux amateurs de la pièce rare admirent cette paire de vases en ivoire finement sculptés provenant de la collection Lord Killearn. La déesse sur socle en forme de lotus est en porcelaine.



Ce magnifique paravent à douze feuilles en palissandre sculpté, composé de 12 panneaux Coromandel, a atteint la cote de L.E. 900. Sur la table, un très riche service à thé en vermeil ciselé.

KESSELRING «VON COVENTRY»

Retiré du front d'Italie, Kesselring succède à Rundstedt sur le front de l'Ouest, pour le « dernier round ».



C'est par un curieux hasard que Montgomery finit par rencontrer toujours les « vieilles connaissances » sur les fronts dont il a le commandement... En débarquant en Normandie, il retrouva Rommel qui lui avait... faussé compagnie en Afrique du Nord. Ce fut ensuite le tour de von Rundstedt qui avait « provoqué » Dunkerque en mai 1940... Aujourd'hui, au moment de livrer le « dernier round », Hitler lui oppose Kesselring qu'il avait laissé en Italie...

Et ce sera, certainement, le destin de Kesselring de « finir » — comme en Afrique et en Italie — ce que Rommel a commencé...

— Je vous apprendrai comment on dirige une bataille, aurait-il un jour déclaré au commandant de l'*Afrika Korps*...

En fait, la façon dont il conduisit la bataille de Sicile — spécialement à Catane — et d'Italie, est une preuve de ses qualités militaires... Contrairement à Rommel — qu'il méprisait, d'ailleurs — le maréchal Albert Kesselring ne se laisse jamais leurrer par des intuitions ni aller à des coups risqués qui se terminent parfois en désastres... Il étudie minutieusement son terrain et tire le maximum des obstacles naturels qui peuvent aider ses « défenses »... Cela provient, probablement, du fait qu'il s'était spécialisé dans l'artillerie avant de s'occuper de l'arme aérienne. Sa défense de Cassino sera considérée comme un exemple-type de la stratégie défensive de grand style.

Mais à côté de ses principes militaires d'une coopération étroite avions-tanks-artillerie, le « Souriant Bavarois » — comme on l'appelle en Allemagne — a adopté un système terroriste qui fait partie de sa stratégie générale de la « guerre totale ». Et ce sourire permanent qui fleurit — si l'on peut dire — sur ses grosses lèvres n'est peut-être qu'un paravent qui cache son caractère brutal...

Un rapide coup d'œil sur sa carrière militaire peut donner une idée du personnage.

Agé de 60 ans — c'est-à-dire de dix ans plus jeune que von Rundstedt qu'il vient de remplacer — Kesselring n'a aucune relation avec les *Junkers*. Comme Ludendorff, il est de la bourgeoisie allemande... Et comme ce dernier, il n'a qu'une passion : l'armée, dans laquelle il s'engagea dès le début du siècle. Il fit partie de l'artillerie de l'armée impériale, puis, après l'armistice, malgré son origine plébéienne, et contrairement à Rommel, il fut inclus dans le cercle restreint de l'état-major prussien qui dirigea la *Reichswehr*... En 1935, il fut transféré à l'état-major de la *Luftwaffe*, et depuis lors il s'attela à la tâche difficile du développement de la guerre moderne dont le premier principe était : « Semer la terreur dans le cœur de l'ennemi est la principale « fonction » de l'arme aérienne ».

Il eut l'occasion de mettre sa théorie en pratique en septembre 39, quand ses avions répandirent la ruine et la mort dans Varsovie...

Nommé commandant en chef d'une armée aérienne sur le *Westfront*, il établit son Q.G. en France après son effondrement, et se mit à préparer ses plans pour anéantir la Grande-Bretagne... Un sourire arrogant sur les lèvres, il réunissait chaque soir ses aviateurs et leur jetait ce cri de guerre peu ordinaire, avant de les envoyer au-dessus des villes britanniques « Coupez-les en minces rubans !... n'importe comment ! »

Mais il n'avait pas prévu que la R.A.F. réservait le même sort à sa *Luftwaffe* !

Un jour, il crut avoir atteint son but. Six cents de ses oiseaux noirs allèrent jeter quatre cents tonnes de feu sur la ville de Coventry qui fut presque entièrement détruite... Kesselring était aux anges... Il était même si fier que pendant de nombreux mois il adopta presque officiellement l'épithète « *Kesselring von Coventry* ».

La suite de sa carrière militaire en Russie, puis en Méditerranée, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler.

Le maréchal Alexander a, à plusieurs reprises, exprimé la haute opinion professionnelle qu'il avait de son adversaire et de la stratégie défensive qu'il a employée en Italie...

Mais en arrivant sur le front de l'Ouest, Kesselring trouve un terrain complètement différent de celui qu'il avait laissé en Italie... Il n'y a là ni montagnes où l'on peut se retrancher ni rivière importante à laquelle s'accrocher... Rien qu'une plaine découverte... Et pour défendre ce difficile terrain, il n'aura, à sa disposition, qu'une armée diminuée de centaines de milliers de prisonniers, privée de couverture aérienne, et surtout démoralisée par une série ininterrompue de défaites...

Là où von Rundstedt a échoué, que fera Kesselring ?



MI-CARÊME

Avant d'aller à un bal costumé, on est toujours saisi par une espèce d'appréhension, la peur panique d'être tourné en ridicule. Au fur et à mesure que le jour... que l'heure approche, la belle confiance que l'on avait en soi et en la magnificence du costume choisi disparaît... Et, pour finir, on se sent beaucoup plus tranquille dans une bonne petite robe du soir bien orthodoxe ou un brave smoking qui ne se commet pas.

L'autre jour donc, me disposant à aller au bal, j'enfilais ma robe du soir, en souriant finement d'un air entendu, très fière de l'idée originale que j'avais eue de ne pas me costumer. Malheureusement, c'est une maladie très courante que celle de se croire plus intelligent que le commun des mortels. Je le constatai ce soir-là, quand il me fallut chercher à la loupe les personnes hardies qui avaient osé affronter les regards critiques de la foule... Il y avait tout juste une quarantaine de personnes costumées... Triste manifestation de la pleuterie des Cairotes ! pensai-je (m'excluant automatiquement). Pas le courage de se ridiculiser... Pas le courage de rire un peu de soi-même...

Au moment où je m'installais à une table, j'aperçus trois omdahs de village tellement vrais, tellement naturels dans leur maintien, leur attitude, que je ne trouvais même pas la chose bizarre. Et puis j'eus une lueur : des omdahs à un bal ? Impossible. Je regardai de nouveau. Teint, facies, costume, tout y était !...

J'en étais encore à essayer d'éclaircir ce mystère (qui demeure entier) quand j'aperçus du côté du bar deux touffes de boucles blondes dominant un groupe d'hommes. Curieuse, je me dirigeai de ce côté pour admirer à mon tour les beautés aux tailles imposantes qui provoquaient tant d'émoi parmi la gent masculine. Toutes deux étaient grandes et robustes, du genre matrone. L'une d'elles baissait timidement la tête, l'autre, en robe rouge flamboyant, minaudait sans aucune gêne apparente. A tous les jeunes gens empressés qui leur demandaient de danser, elles répondaient d'une voix douce et suave qu'elles ne dansaient que les tangos et les valses... Quelqu'un me glissa à l'oreille que c'étaient deux hommes. Nouvel ahurissement. Il y avait bien la taille plus importante que celle d'une jeune fille, et en y regardant bien, on distinguait quelques ébauches de barbe qui persistaient à vouloir émerger de dessous le fard, mais ces ongles vernis... ces cheveux souples...

Je quittai le bar pour aller faire un tour et regarder ce qu'il y avait encore à voir. Un couple 1900 évoluait sur la piste. IL avait une moustache imposante aux pointes aiguës, et un maillot de bain à rayures blanches et rouges qui lui battait les talons ; ELLE, le même maillot, avec un charmant petit bonnet à volants, et encore des volants aux chevilles. Plus loin, un bagnard de Tourah dansait avec... une bagnarde ; ailleurs, une autre bagnarde, la tête entourée d'un « mandil », se pâmait dans les bras de... son chaouiche, lequel brandissait un « courbague » d'un air méchant. Un vieux satyre à monocle, barbiche et moustache blanches, circulait avec une petite fille, cheveux en bataille, tresses impertinentes, chapeau de paille et pieds en dedans, qui tirait de longues bouffées... de sa cigarette. Quelqu'un attira mon attention sur une jeune femme habillée de court, et très décolletée. « Sa robe lui a coûté 100 livres », me dit-on. J'approchai pour regarder la merveille. C'était, en effet, un chef-d'œuvre. La jupe était entièrement recouverte de peintures en style picassien, signées Matoushak.

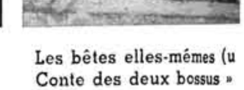
Un homme habillé en panthère annonça au micro qu'un défilé allait avoir lieu, et pria les masques de se réunir... Un quart d'heure plus tard, marquis, marquises, bagnards, pirates, fellahines, une Marie Stuart, une maharani en voile rose, des princes russes, des Espagnoles, des apaches, se pressaient sur la piste au son d'une marche guillerette, jouée par des musiciens russo-égyptiens. Je commençais à regretter d'avoir abandonné mon travesti...

(Dessins de Kiraz)

S. PIEGLE



Les jours de fête, le public du théâtre pour enfants à Moscou applaudit au spectacle en brandissant des jouets reçus. Les enfants que voici manifestent un vif enthousiasme devant la féerie qui se déroule sous leurs yeux. Le théâtre n'a pas seulement pour but, à Moscou, de délasser les jeunes, mais aussi de les former.



Les bêtes elles-mêmes (u
Conte des deux bossus »

Théâtre pour enfants

Les 175 théâtres du Jeune Spectateur organisés dans les villes de l'Union Soviétique réunissent chaque jour environ 100.000 spectateurs. Beaucoup d'acteurs très connus aujourd'hui ont débuté dans le théâtre pour enfants (par exemple, N. Tcherkassov) dont le répertoire comporte des contes, des pièces tirées de la vie de l'école, des grands événements de la Guerre Nationale, des pièces classiques russes et étrangères.

Toutes les républiques fédérées ont des théâtres pour enfants qui jouent dans leurs langues nationales respectives.

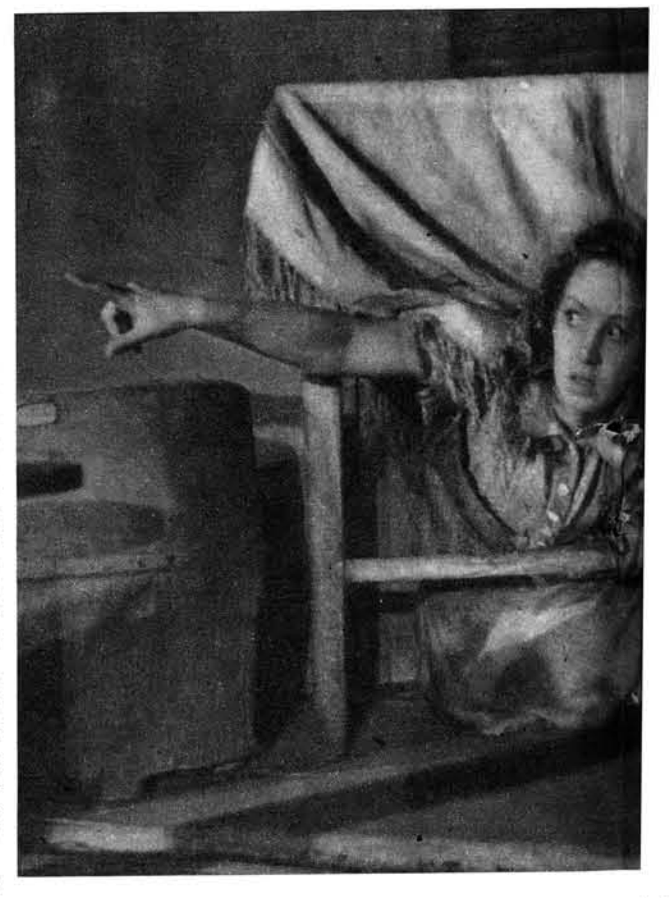
L'école soviétique tient compte de la grande influence du théâtre sur l'éducation des enfants, et le programme des spectacles est longuement discuté par les éducateurs et les écoliers ; c'est là une tradition bien établie en U.R.S.S.

Le Théâtre Central pour Enfants, à Moscou, a présenté il y a quelques jours à son public la première d'une pièce de Tamara Gabbé : « Le Conte des deux bossus », mise en scène de V. Kolessaïev, décors de I. Fédotov et musique de V. Kabalevski. Cette représentation dont le thème est emprunté aux légendes populaires a vivement intéressé les jeunes Moscovites : la lutte pour l'honneur et la liberté du peuple est chère aux enfants soviétiques qui réagissent à ce spectacle avec toute la spontanéité de leur âge.

L'action se passe dans un pays médiéval fictif, dans la « cité des maîtres libres ». L'anxiété règne dans la ville. Le duc de Malicorne, un étranger cruel qui s'est emparé de la ville, a interdit aux citadins de célébrer la fête du mois de mai. Les soldats et les espions du duc foulent aux pieds les coutumes séculaires d'un peuple libre ; le bossu de Malicorne, que personne n'a jamais vu parce qu'il se cache toujours de tout le monde, prétend prendre pour femme la plus belle fille de la ville, Véronique, dont il a exilé le frère. Le duc fait surveiller le bossu Gilbert Caracol, un joyeux balayeur que tout le monde aime. Le duc le soupçonne de machiner une révolte et d'être l'auteur des virulentes chansons qui disent que « le duc est un hibou, ou un serpent peut-être ». Mais le balayeur bossu est toujours entouré. Il n'est pas facile de le frapper sans provoquer une violente protestation du peuple. Ce bossu a le cœur ferme. On dit de lui qu'il porte au dos, non une bosse, mais des ailes repliées. Quant au duc bossu, il ne sort du château que dans une chaise à porteurs, de façon à ne pas être vu. Ce monstre tyrannique et haineux décide de faire tuer Caracol par une brute, Moucheron, un sot qui est amoureux de Véronique. C'est le début d'une longue série d'intrigues tramées contre Caracol et, en même temps, contre la liberté de la ville. Les enfants suivent passionnément les péripéties de ce drame. Les bêtes elles-mêmes, dessinées sur les armoiries de la ville franche et dont le bossu Caracol comprend la langue, se dressent pour le défendre. Lorsque le duc perfide est frappé à mort par Gilbert, et que Caracol lui-même perd sa bosse pour devenir un beau jeune homme, la salle n'est nullement étonnée des paroles de Véronique : « Est-ce qu'il a changé ? Il m'a toujours semblé tel ».

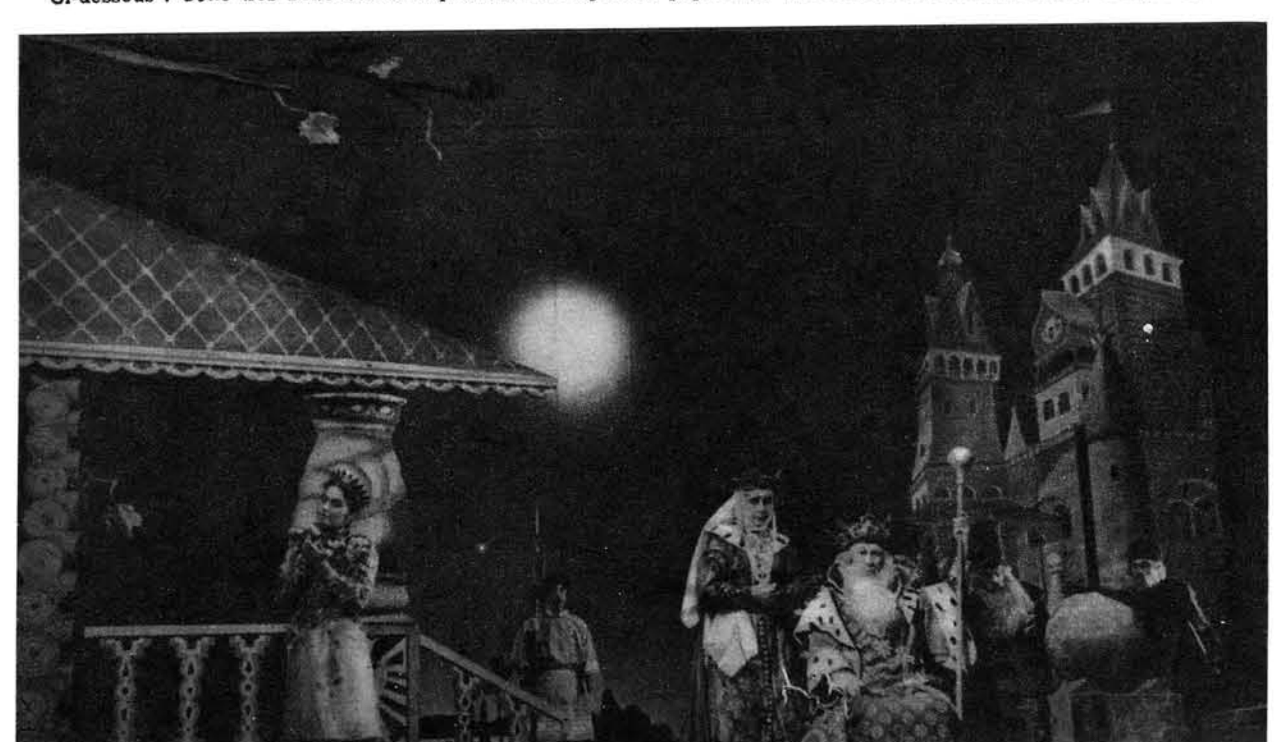
Ce spectacle est présenté d'une façon fort attrayante. Il est romantique, musical, brillant. Les enfants aiment et haïssent passionnément ; au théâtre, ils luttent avec le héros pour ce qui leur est cher, et sa victoire les enchante. Les enfants envoient de nombreuses lettres au théâtre à propos des spectacles représentés. Elles sont écrites sur des feuillets arrachés aux cahiers d'école ou sur des bouts de papiers soigneusement réglés. Presque toutes sont ornées de dessins.

Les metteurs en scène savent que leur théâtre est celui où l'enfant voit, pour la première fois de sa vie, un spectacle. C'est ici qu'il apprend à connaître l'art et qu'il reçoit de nombreux renseignements sur la vie.

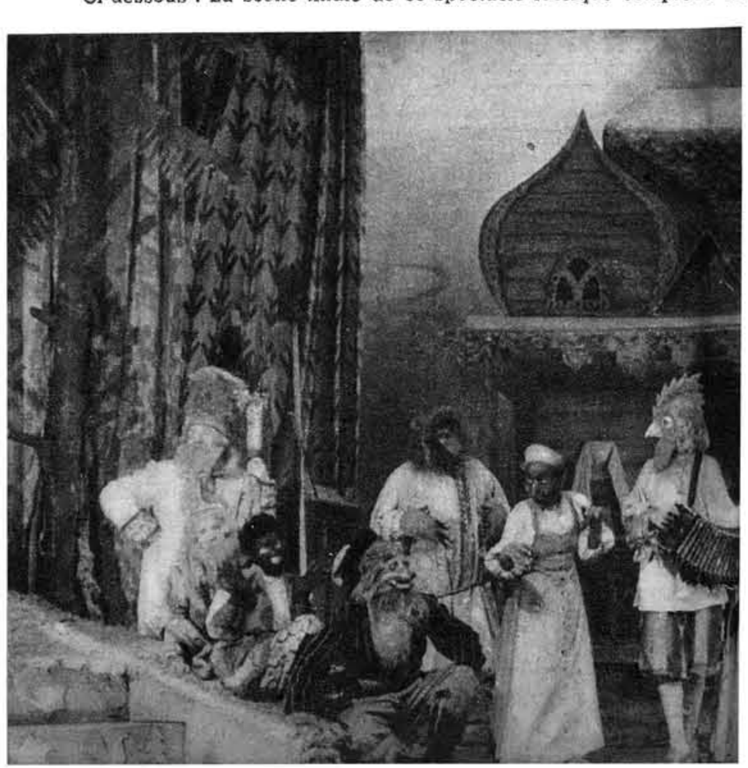


Une scène saisissante au Théâtre pour enfants de Moscou, jouée

Ci-dessous : Cette très belle scène empruntée aux légendes populaires moscovites est admirablement interprétée.



Ci-dessous : La scène finale de ce spectacle féerique comprend un r



s (un coq et une grenouille) ont un rôle dans « Le
ıs » dont l'action se passe dans un pays médiéval.



uée par Musya et Dusya, deux jeunes sœurs de lait.

ı refrain chanté en chœur par tous les acteurs.



IMAGES DE LYON

par le professeur **LÉON GUICHARD**

Ville romaine, où les vestiges de l'antiquité sont nombreux, comme dans toute la vallée du Rhône, ville où naquit l'empereur Claude, où, sous Caligula, présidant les concours d'éloquence, on précipitait dans le fleuve les mauvais orateurs, coutume, hélas ! abandonnée.

Ville chrétienne, tombeau des premiers martyrs, saint Pothin et sainte Blandine. L'archevêque de Lyon et de Vienne se dit encore Primat des Gaules, et les offices se célèbrent selon un rite particulier.

Ville aux deux fleuves, le plus impétueux de France et le plus calme : le Rhône « à grand bruit roule un flot rapide et jaune, la Saône, dont on ne sait, écrivait César, de quel côté elle coule ».

Ville aux deux collines, complémentaires : Fourvière, la Croix-Rousse. Fourvière, la colline mystique, qui s'élève audessus du vieux quartier Saint-Jean, et dont les pentes vertes et grises glissent peu à peu vers la Saône. On y circule entre les hauts murs des couvents et les maisons silencieuses. La Croix-Rousse, affairée et bruyante, avec ses métiers à tisser, la colline ouvrière, quartier des vieux canuts et de l'insurrection.

Ville conservatrice et révolutionnaire, avec sa bourgeoisie fermée et sa municipalité socialiste.

Ville de qualité, ville solide, qui exige en tout le solide et la qualité.

Ville d'industrie et de négoce, longtemps capitale de la soie, tant que la soie fut naturelle, dont le musée des tissus est célèbre, et dont les « soyeux », strictement hiérarchisés, sont encore capables, à l'heure actuelle, de produire d'incomparables chefs-d'œuvre, mais dont les commerçants sont, en affaires, d'une dureté proverbiale : « Ne faites jamais d'affaires avec les Lyonnais », faisait dire Bourdet à quelque Parisien prudent, dans une de ses comédies. Toute la soie du monde — il n'y a pas longtemps — devait passer par Lyon avant d'être vendue, pour être examinée, contrôlée, à la « condition des soies ».

Capitale gastronomique, avant la guerre, avec Dijon, elle offrait aux gourmets du monde entier, chez la mère Fillioux, la mère Guy, la mère Garcin, chez Morateur, ou dans de minuscules et sombres restaurants qui ne payaient pas de mine, les poissons et les écrevisses de Bresse, la volaille gros sel, les quenelles Nantua, les vins du Beaujolais, de la Bourgogne ou des côtes du Rhône.

Ville de l'intelligence, avec des savants comme Louis et Auguste Lumière, et une école de médecine qui fait honneur à la France.

Cité reine du livre, depuis les maîtres imprimeurs du seizième siècle, elle demeure une ville de bibliophiles exigeants, de lecteurs indépendants et cultivés, qui ne s'en laissent point imposer par Paris.

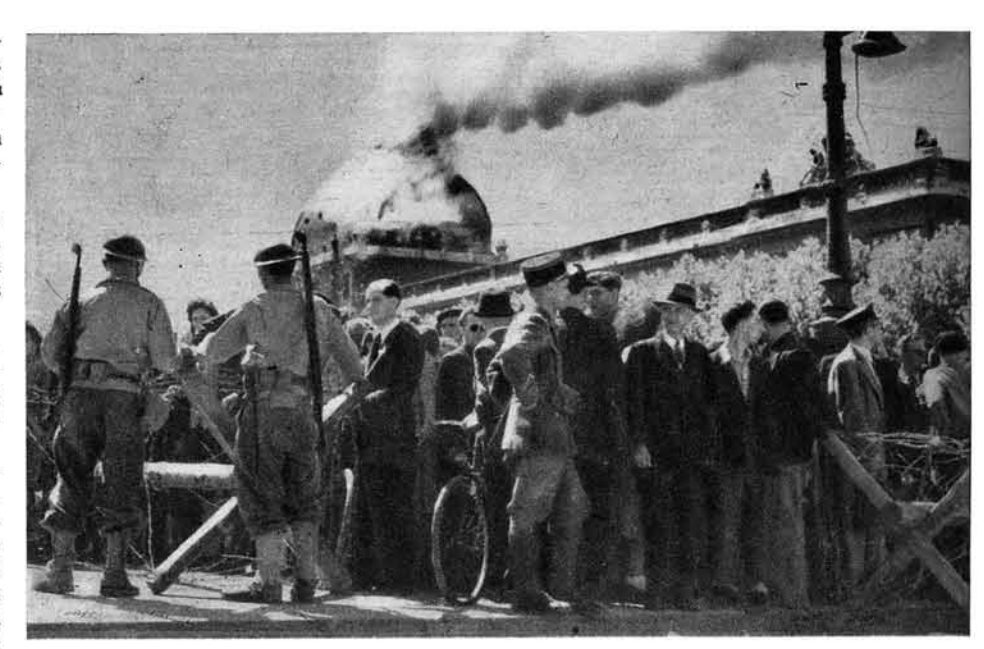
Ville de la musique, elle possédait, avant la guerre, un orchestre de chambre de renom international, le *Trigintuor*, et une chorale mixte, *les Chanteurs de Lyon*, qui devaient aller se faire entendre, en 1940, en décembre à Londres, et en mai à Florence pour chanter *le Martyre de Saint-Sébastien*, sous la direction de Toscanini. On doit à ces *Chanteurs* des enregistrements de qualité, comme ceux du *Requiem* de Fauré, et de la *Messe en sol* de Poulenc.

Ville du brouillard, au travers duquel, certains jours d'hiver, les tramways naviguent au ralenti, cornant désespérément, tous feux allumés.

Ville du mystère, avec ses « traboules » qui traversent les maisons, les quartiers. Les « gones » de Lyon se vantent de pouvoir le parcourir, par mauvais temps, sans recevoir une goutte de pluie. Ville de l'occultisme, des voyantes, des sectes irréductibles, des procès singuliers.

Ville moderne, avec son Palais de la Foire, son Stade, l'Hôpital de Grange-Blanche, les Abattoirs, et les gratte-ciel de Villeurbanne, qu'on ne manquait pas de faire visiter aux étrangers de marque, avec son maire inamovible et cultivé, le président Herriot.

Peu de vrais grands hommes, à part Ampère et Jacquard. Un remarquable cénacle poétique au seizième siècle : l'école lyonnaise, cour de poésie, de musique, de philosophie et d'amour. Des poètes ou des peintres de second ou de dixième ordre : Joséphin Soulary, Meissonier, Antoine Vollon... Un maréchal : Suchet. Lyon en est réduit à donner à ses rues, à ses places, à ses quais, les noms de ses maires ou de ses bienfaiteurs.



L'hôtel-Dieu de Lyon en feu après une rude bataille qui eut lieu entre les Forces Françai ses de l'Intérieur et les francs-tireurs nazis au moment de la libération de cette ville, il y quelques mois Des civils attendent de traverser le Rhône et de pouvoir rentrer chez eu

Ville frondeuse et satirique. Sainte-Foy-les-Lyon est la patrie de Laurent Mourguet, le père de Guignol, au temps de la Révolution : Guignol, toujours de bonne humeur et plein d'impertinence, la trique sous le bras, qui rosse les gendarmes et son propriétaire — et son ami Gnafron, la bouteille de beaujolais sur son cœur. Pierre Chaîne, l'auteur des *Mémoires d'un rat*, Michel Duran, Joseph Jolinon, sont bien du pays de Guignol.

Quelques souvenirs d'illustres passants : Rabelais à l'Hôtel-Dieu, Jean-Jacques Rousseau dormant à la belle étoile sur un quai de Saône, précisément le quai Jean-Jacques Rousseau, Baudelaire enfermé au collège royal, depuis, le triste lycée Ampère.

●

Lyon, avant la guerre, avait plutôt mauvaise presse. On la disait ville ennuyeuse et maussade, voisine de Genève et sœur de Genève.

La geurre refit de Lyon une sorte de capitale, un refuge pour les Français du nord, de l'est, et surtout pour les Parisiens. Des écrivains, des journalistes, des hommes politiques y vécurent longtemps, avec des fortunes diverses.

Sur ce Lyon de guerre, nous avons deux témoignages littéraires qui ne sont pas sans valeur, et renouvellent heureusement la « littérature » du sujet.

Avant la guerre, quand vous vous disiez lyonnais, on vous répondait d'un air entendu : « Ah ! oui, *Calixte* ! » Et les Lyonnais souriaient complaisamment, résignés, jugeant toute discussion oiseuse. Un roman sur Lyon ne pouvait être qu'une satire — facile — de la bourgeoisie lyonnaise : âpre au gain, hypocrite, encroûtée dans ses habitudes. Cette caricature ne correspondait plus guère à la réalité, peut-être. Mais c'était une veine à exploiter. On jugeait les Lyonnais d'après les romans de M. Jean Dufourt, d'ailleurs fêté dans les salor bourgeois qu'il égratignait dans ses livre

D'autres ouvrages, historiques ou rc mancés, faisaient revivre le Lyon du se zième siècle, ou celui de la Révolution. O avait fondé un « Prix de Lyon », qui n fit éclore aucun chef-d'œuvre.

Mais voici deux livres récents, d'écr vains qui ont connu Lyon pendant cett guerre.

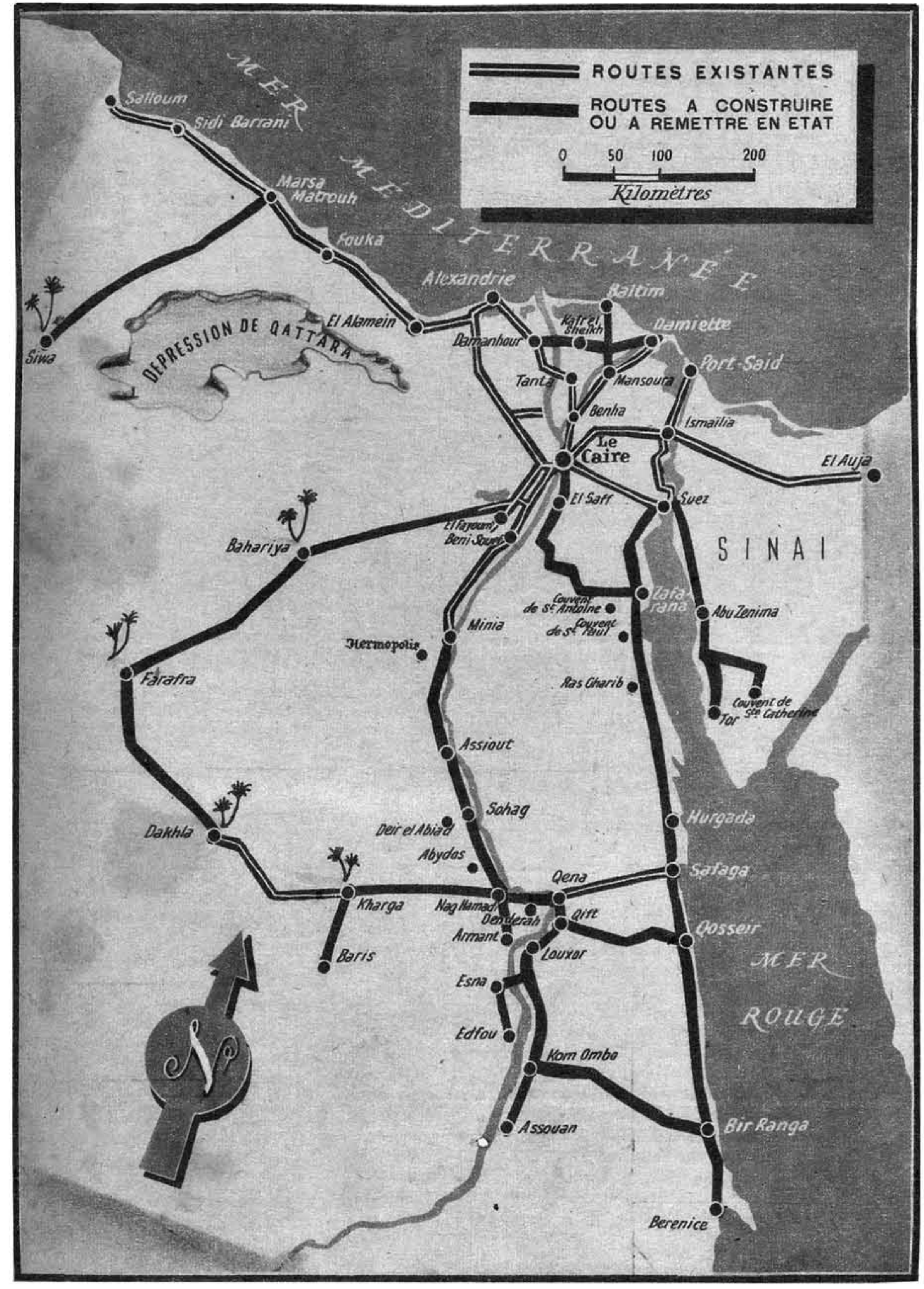
L'un, *le Double assassinat de la maiso du Bœuf*, fut composé au début de l guerre, et nous montre Lyon pendant l'au tomne et l'hiver 40, ou le printemps 41 C'est un recueil de nouvelles écrites pa André Billy, le type du bon artisan de let tres, de culture solide, homme de goût e bon compagnon. Il a flâné dans les rue grises et sur les pentes des collines, fu reté dans la Bibliothèque municipale, su un quai de Saône, à l'ombre de la cathé drale. Il s'est promené sur les quatre rives en songeant sans doute qu'Apollinaire eu aimé cette ville, pittoresque à qui sai voir. Billy aime Lyon.

L'autre est le roman d'Elsa Triole *Alexis Slavsky*, qui parut tout dernière ment dans *Les Lettres Françaises*, et qu fut reproduit dans *la Presse de Franc* Elsa Triolet, comme son aînée Colette, s plaît à peindre des milieux louches, de existences désœuvrées, qui se traînent vau-l'eau. On pense d'abord qu'Els Triolet n'aime pas Lyon : « Pouvait-on ja mais savoir s'il faisait beau dans le pays on y vivait comme dans une maison au vitres sales. » Sale, gris, triste, louche sor en effet les épithètes le plus souvent ac colées à tout ce qui, dans son livre, es lyonnais. Et pourtant, cette ville, attachar te « sans beauté », lui parut un jour émou vante, et lui a inspiré, sur le printemps Lyon, un couplet caressant qui devra figu rer dans toute anthologie lyonnaise.

Il reste à souhaiter qu'un écrivain nou évoque maintenant, à côté du Lyon sou l'occupation, le Lyon de la résistance, dan la lutte et dans la victoire, et la foul massée sur la place des Terreaux, pour ac clamer le général de Gaulle et les troupe du général Brosset, un Lyonnais, si je n me trompe.



Une vue de Lyon avant la guerre. On sait que pendant l'occupation allemande, cette ville fut un centre important de la résistance. Les F.F.I. déployèrent là une activité à toute épreuve.



A part les routes à fond permanent, reliant entre eux tous les endroits habités du Delta, le réseau routier de l'Egypte devrait comporter dans ses grandes lignes : 1° une artère principale donnant accès au pays par Solloum d'un côté, par Ismaïlia de l'autre, et remontant le Nil, à partir du Caire, jusqu'à Assouan ; 2° une route secondaire qui longerait la mer Rouge de Suez à Kosseir ou même jusqu'à Bérénice. Elle serait complétée par un prolongement vers El Tor et Sainte-Catherine, dans le Sinaï, et des tronçons rejoignant la vallée du Nil par Zaafarana (El Saff-Hélouan-Le Caire), Safaga (Kéneh), Kosseir (Kift), Bir Ranga (Kom-Ombo) ; 3° une route secondaire qui partirait du Caire pour faire le tour des oasis (Fayoum, Baharia, Farafra, Dakhla, Kharga). Elle rejoindrait le Nil à Nag-Hamadi et pourrait avoir un prolongement vers Armant ; 4° des tronçons de moindre importance : Marsa-Matrouh-Siwa, Suez-Nekhl-Akaba. Certaines de ces routes existent. Il faudrait les élargir par endroits, les retracer parfois, les remettre en état le plus souvent sur tout leur parcours et les compléter par des tronçons nouveaux.

POUR UN RÉSEAU ROUTIER

La fin de la guerre est en vue. Il est à prévoir que bientôt un grand nombre d'autos militaires qui se trouvent déjà en Egypte deviendront disponibles pour les besoins civils.

Dans un proche avenir, les usines reprendront la production de modèles nouveaux, plus pratiques, plus rapides, moins coûteux.

De l'essence, le pays en produit.

Que manquera-t-il ? Des routes.

Les routes ne sont pas un luxe. On a dit récemment qu'il en fallait pour attirer en Egypte ces touristes qui laissent des sommes considérables sur leur passage. C'est vrai. Mais la nécessité d'un réseau routier largement conçu dépasse de loin le cadre du tourisme venu de l'extérieur ; elle est liée à la prospérité future du pays.

La construction même des routes (avec des pierres, du sable et du bitume que l'on n'a pas besoin d'importer) absorberait en partie cette main-d'œuvre que les travaux de guerre n'emploieront plus dans un avenir prochain, contribuant ainsi à résoudre un problème.

Les routes favoriseraient l'éclosion d'un tourisme intérieur, car le pays est assez mal connu par ceux mêmes qui l'habitent : qu'a-t-on vu, en général, de ses incomparables monuments pharaoniques ? Peut-être ceux de Louxor et d'Assouan ?... Mais Tel El Amarna, Hermopolis, Abydos, Dendérah, Edfou et Kom-Ombo ?

Combien ont-ils visité, dans les ouadis et les sables, ces monastères qui remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ou les oasis du désert occidental et les côtes de la mer Rouge ? Et admiré ces montagnes de granit aux cent couleurs, hautes de deux mille mètres, ou vu se coucher le soleil à Ras-Gharib, avec le Mont de la Loi dressant, par delà la mer, sa masse embrasée de lumière longtemps après que tout baigne dans l'ombre ? Et sont-ils nombreux ceux qui ont nagé dans l'eau couleur de turquoise de Marsa-Matrouh ?

Enfin, l'amélioration des transports et les déplacements aisés joueraient un rôle autrement important dans l'évolution et le progrès du pays.

Les produits agricoles, le minerai, le granit des carrières atteindraient plus facilement les villes. Celles-ci, à leur tour, se décongestionneraient, déployant en éventail leurs banlieues vers les champs. Nous assisterions à un retour vers la terre, à un renouveau d'intérêt pour cette campagne égyptienne, si belle, qui nous nourrit et qu'on ignore. A la place des *ezbeh* primitives, s'élèveraient, dans les domaines, des maisonnettes confortables, entourées de jardins et de vergers, peut-être des fermes modernes, sources de distractions en même temps que de revenus. Un contact plus fréquent avec le laboureur amènerait une compréhension plus grande de ses besoins.

La portée de cette influence heureuse n a pas de limites.

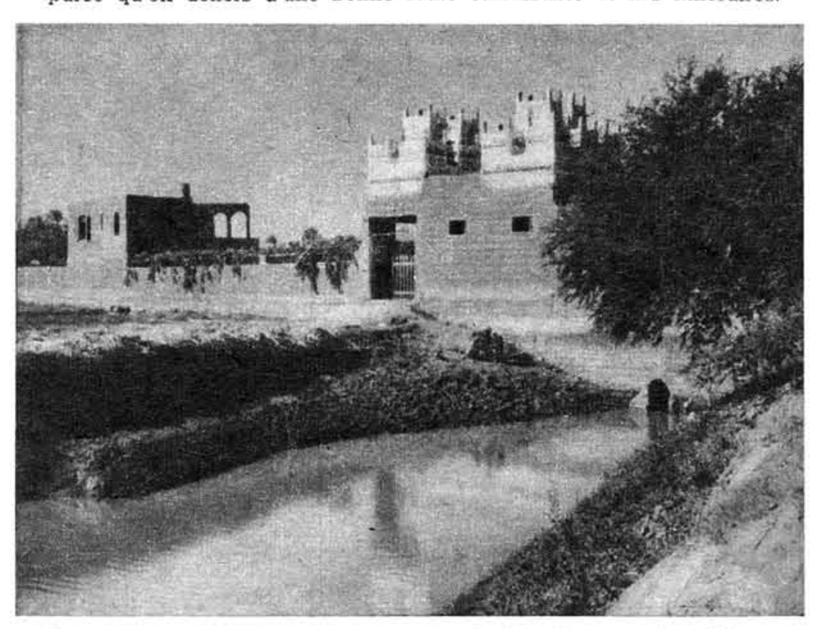
En vérité, quand on appelle une route une artère, on emploie une image qui dépeint son rôle vital. C'est par les artères que le sang atteint et alimente les cellules. Un corps dont les artères se ferment dépérit et meurt.

Un pays sans routes est un corps sans artères.

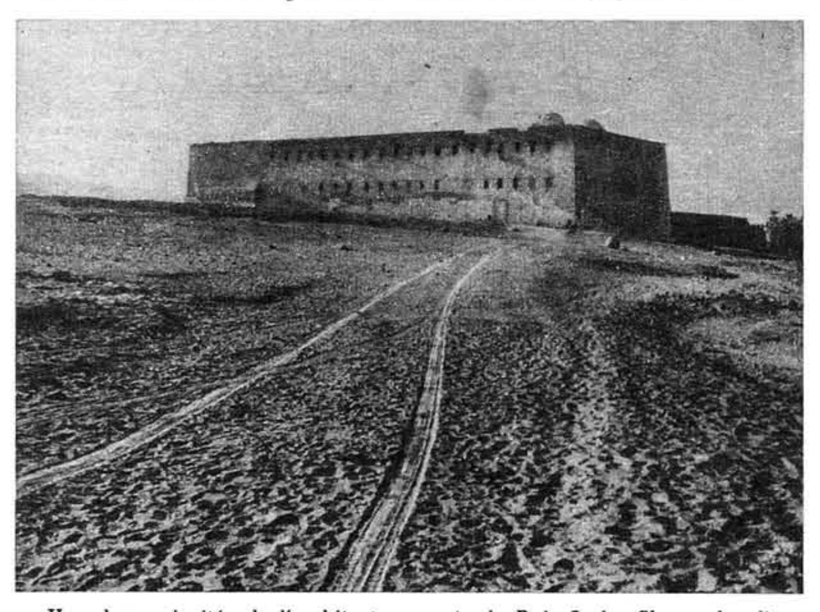
GUY PERERA



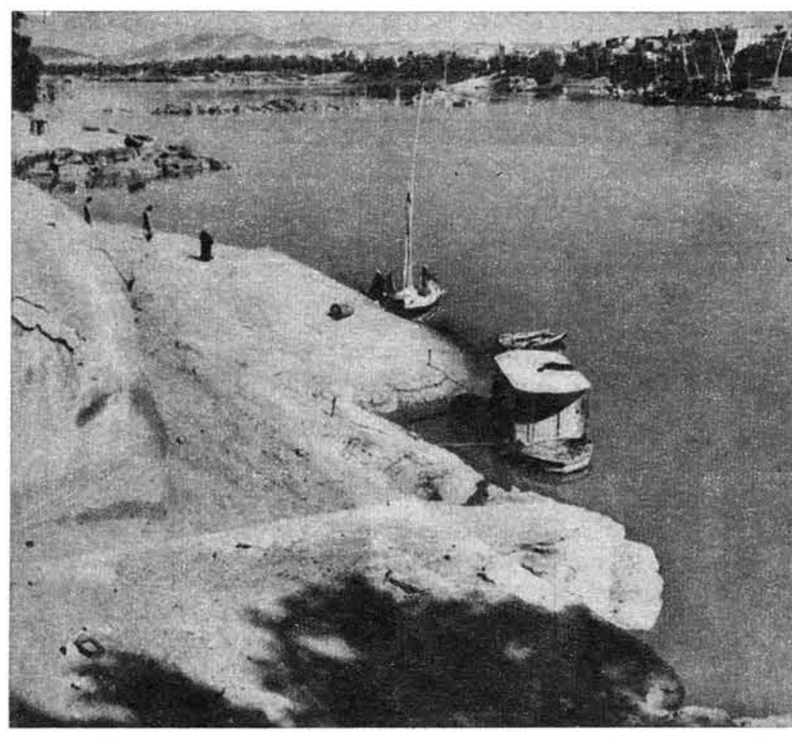
Abydos, site archéologique des plus importants, est difficile à atteindre parce qu'en dehors d'une bonne route carrossable et des itinéraires.



Des pigeonniers se dressent comme des donjons dans certains villages du Saïd. Les citadins ignorent le charme de la campagne égyptienne.



Une des curiosités de l'architecture copte, le Deir Amba Shenouda, dit le Monastère Blanc, est difficilement accessible même aux voitures.



L'île Eléphantine, à Assouan, est un bouquet de verdures sur le Nil. En aval des fameuses cataractes, c'est un but d'excursion recherché.

Une lettre pour vous

Un correspondant qui signe « Votre ami reconnaissant » m'adresse une longue lettre dans laquelle il établit les torts réciproques des parents des enfants. Le procès est, hélas ! vieux comme le monde et les géné-ions succèdent aux générations en se transmettant les unes aux autres terrible malentendu qui continue à séparer pères et fils. Le mal est-il émédiable ? Les parents sont-ils tous des éducateurs qui ont perdu la émoire et ne se souviennent plus de leur propre jeunesse ? Je ne le crois as, et pourtant voici ce que m'écrit ce correspondant :

A l'heure actuelle, s'il est vrai qu'un tournant important de l'histoire est en train de s'accomplir, il y a une soudure sérieuse à établir entre les deux générations qui se suivent.

Les parents sont égoïstes : « ils veulent », c'est vrai, le bonheur de leurs enfants, et ils ne veulent que cela, mais ils le veulent fait de leurs mains. Ils prennent leur progéniture pour leur chose. En croyant tout savoir pour imposer sans onteste « leurs principes », ils s'érigent en obstacle devant l'évolution sociale. ls se lamentent de ce que les enfants « font ceci » ou « ne comprennent pas ela ». Mais combien de parents ont le courage de reconnaître qu'ils sont responsables du caractère et de l'éducation de leurs enfants ?

Les enfants sont hautains, fiers d'être la génération qui monte. Derrière nous, e néant... Devant nous ?... On aura toujours le temps de voir... En attendant, le présent est à nous, profitons-en. Les mamans et les papas sont mis au second plan. Peut-être parce que le fard ne leur sied plus, ou bien parce qu'ils n'ont plus la peau lisse. Le parapluie troué ? C'est pour maman. Le sac démodé ? C'est pour maman. Les pères sont là pour assurer la vie matérielle. Pour le este, ils n'ont rien à dire.

Voilà les responsabilités établies de part et d'autre. Mais là où parents et enfants tombent d'accord et, partant, se rendent complices, c'est la vie à gagner, la peau à sauver. Oui, la mère veut que son enfant « s'épanouisse », mieux vaut dire : qu'il se « débrouille ». Elle prendra même parti contre le pauvre père, qu'elle traitera d'arriéré, parce que, philosophe, il voit le monde de plus haut. Car, en matière d'adaptation, la mère a trouvé moyen de s'adapter. Elle excusera « les pauvres enfants », dira : « Que voulez-vous ? Il faut bien qu'ils fassent comme tout le monde... qu'ils se débrouillent ». Elle ne cherche pas à savoir si son fils, en se « débrouillant », n'a pas embrouillé son voisin. Il est vrai, les temps sont difficiles. Mais s'il est vrai aussi que cette vie vaut la peine d'être vécue, et s'il est vrai, également, qu'elle en prépare une autre meilleure, alors il vaut mieux encore la bien vivre.

Grand Dieu ! Si ce n'est pas écœurant ! Les uns montent, les autres descendent sans avoir pu rencontrer ceux qui les précèdent. Qui nous donnera ce chaînon qui reliera le passé à l'avenir ?... Ce chaînon que j'appellerai le vrai présent ?...

A cette question, je ne vois qu'une réponse : il n'est donné qu'aux hommes de bonne volonté de faire du présent le chaînon entre le passé et l'avenir. Après avoir reçu, transmettre à son tour. Mais transmettre davantage que la somme des biens reçus en naissant. Ajouter au patrimoine humain. Ne jamais dire : « A quoi bon ?... Pour qui ? Pourquoi ?... » Mais continuer jusqu'au bout la tâche assignée, si humble soit-elle. Voilà qui est vivre en homme de bonne volonté. Le conflit entre parents et enfants, comme tous les conflits entre humains, ne saurait résister à cette attitude d'esprit et du cœur qui suppose l'essentiel : l'honnêteté.

Mais il est un point que cette lettre met en lumière : c'est la complicité entre certains parents et certains enfants, dès qu'il s'agit de la vie à gagner. Alors, peu importe le moyen auquel il faut recourir. La guerre et le marché noir ont développé la foi en le dicton : « L'argent n'a pas d'odeur ». « Avant tout, fais fortune. Enrichis-toi », disent certains pères à leurs fils. « D'abord marie-toi, après... » conseillent à leurs filles certaines mères. Et pour atteindre au plus vite ce qu'ils croient la réussite, entre ces parents et ces enfants se nouent les liens d'une véritable complicité. Et cette complicité est à leur seule entente. Ici, encore, le mal n'est pas nouveau. Déjà, il y a dix-neuf siècles, Juvénal écrivait dans sa première satire : « La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs. Je défie nos neveux de surpasser leurs pères. Le vice est au comble... »

Et puisque le premier problème de l'après-guerre est la construction d'un monde nouveau, monde meilleur et plus juste peut-être est-il bon de rappeler, une fois de plus, qu'il faut, avant tout former des consciences.

Votre ami

NOTRE CONCOURS-REFERENDUM

QUAND FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

- — Au printemps 1945 (Avant le 20 juin 1945) ... ... ☐
- — En été 1945 (Du 21 juin au 20 septembre 1945) ... ☐
- — En automne 1945 (Du 21 sept. au 20 déc. 1945) ... ☐

COMMENT FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :

- — Par une grande défaite militaire allemande ... ... ☐
- — Par la répression de la guérilla à travers toute l'Allemagne ... ... ☐
- — Par un coup d'Etat de la Wehrmacht suivi de négociations ... ... ☐
- — Par un soulèvement du peuple contre ses dirigeants ☐

L'ARMISTICE SERA SIGNE :

- — Après la traversée en force du Rhin en plusieurs points ... ... ☐
- — A l'arrivée des Alliés ou des Russes devant Berlin ☐
- — A la jonction, dans le cœur de l'Allemagne, des armées anglo-américaines et de l'Armée Rouge ☐

QUE DEVIENDRA HITLER A LA REDDITION NAZIE :

- — Il sera capturé vivant en Allemagne ... ... ☐
- — Il sera tué en Allemagne ... ... ☐
- — Il se suicidera ... ... ☐
- — Il parviendra à s'enfuir à l'étranger ... ... ☐

NOM ... ...

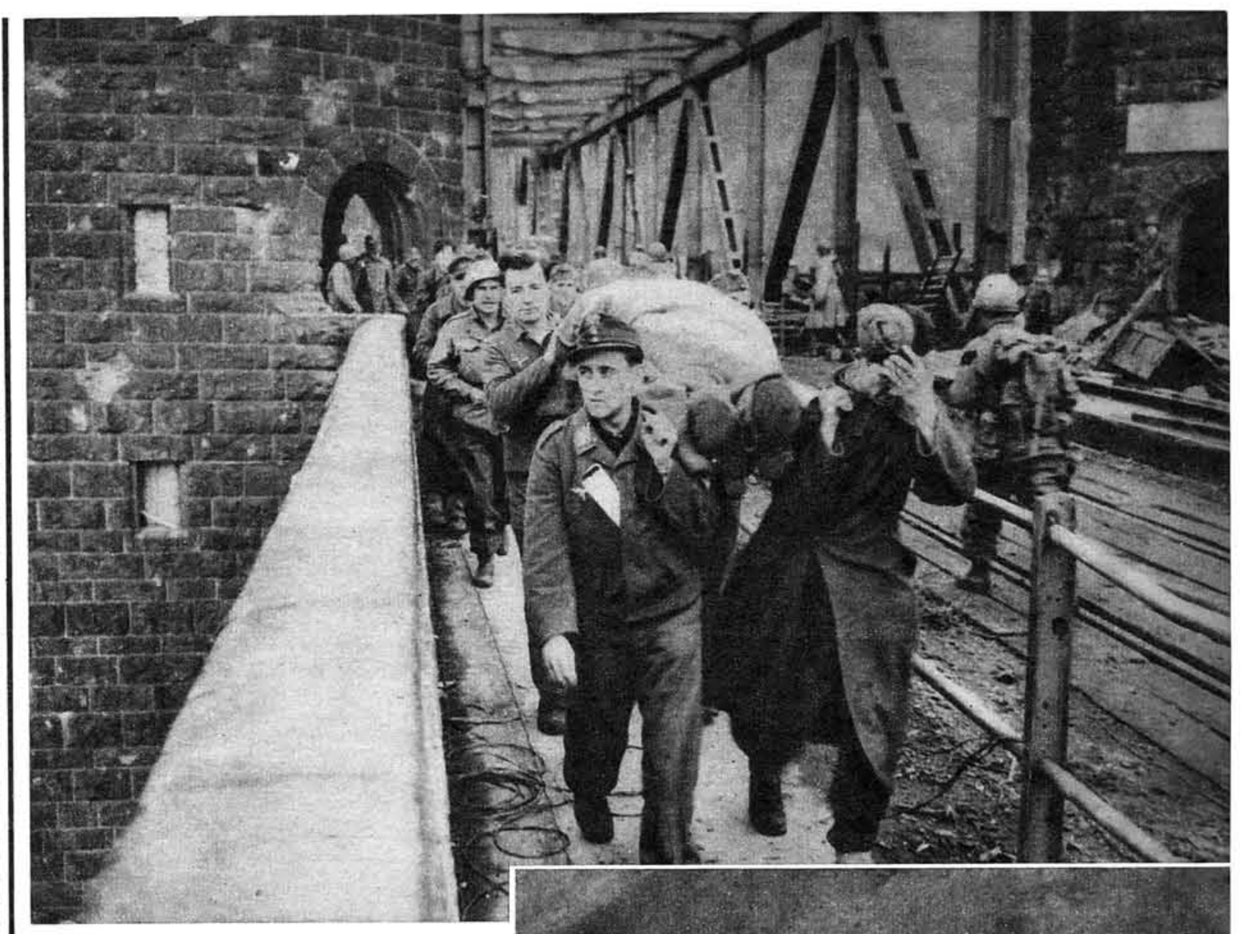
ADRESSE ... ...

... ...

ATTENTION ! 1° Les événements de cette semaine nous ont obligés à **modifier** certaines questions du concours « Quand et comment finira la guerre », doté d'un **1er Prix de L.E. 50 en espèces.**

2° Pour participer chaque semaine au concours, copier le bulletin ci-dessus et le **conserver** pour servir de modèle plus tard. Joignez à votre réponse le « Bon du Concours » ci-dessous.

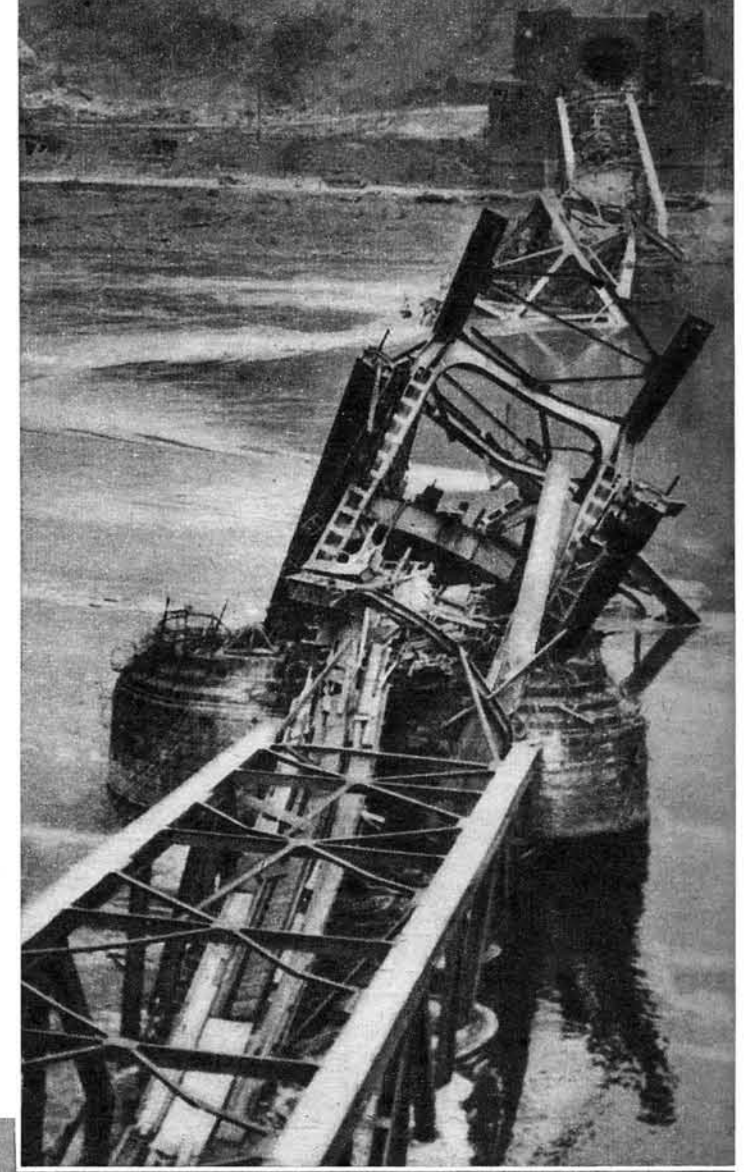
Bon du Concours - 14



Tandis que l'infanterie américaine traverse le pont de Ludendorff, des prisonniers allemands sont acheminés vers l'arrière. En voici transportant un blessé vers une ambulance des lignes alliées.

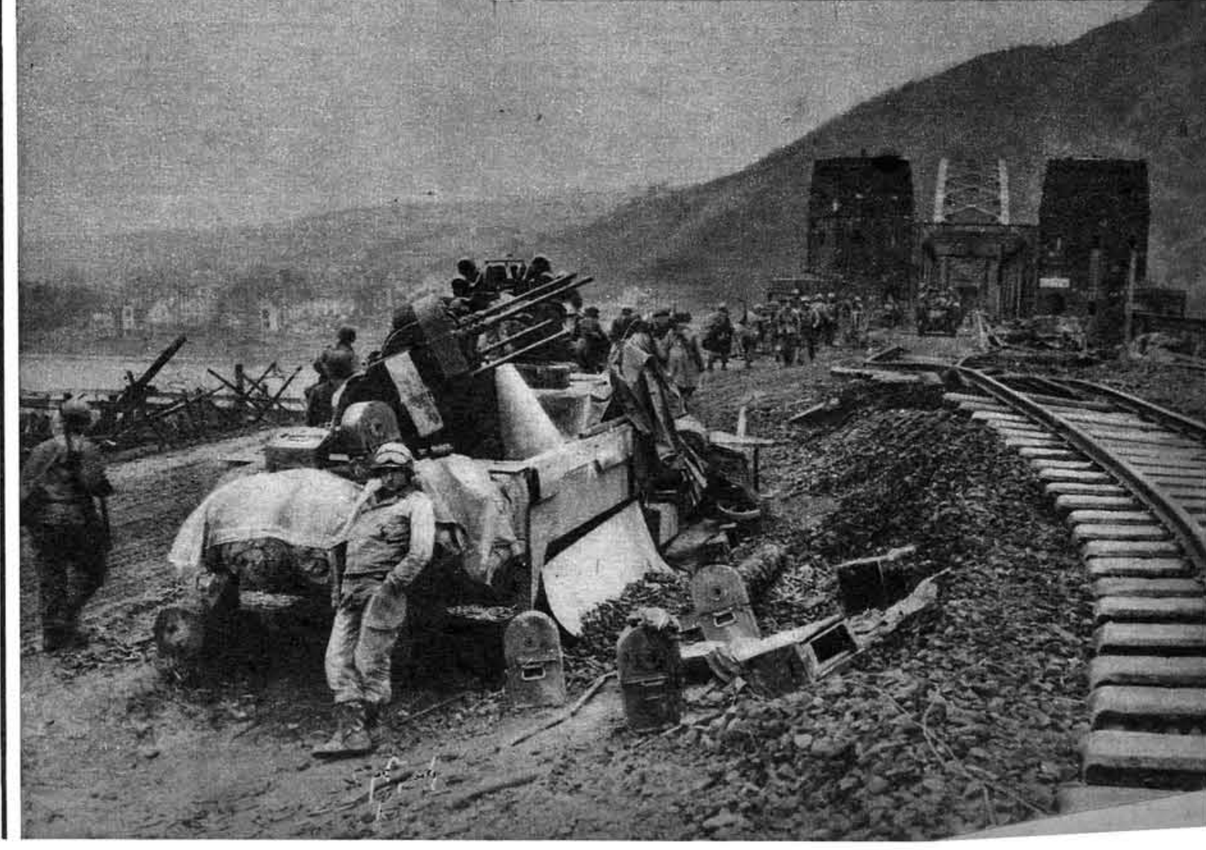
LE DERNIER PONT SUR LE RHIN

Ce fut un coup bien dur pour les Allemands que la traversée du pont de Ludendorff par les troupes de la 1ère Armée américaine qui parvinrent à établir de l'autre côté du Rhin une tête de pont des plus solides. Quelques jours plus tard, le pont s'est effondré sous le feu de l'artillerie ennemie, et des pontons tinrent alors lieu de terrain ferme pour la traversée des troupes qui ne cessèrent de transporter munitions et vivres pour l'offensive au delà du Rhin. Aux dernières nouvelles, l'avance alliée se poursuit à une vitesse foudroyante, ne rencontrant presque pas d'opposition de la part de l'ennemi désemparé.



Ci-contre : Le pont de Ludendorff qui traverse le Rhin à Remagen s'est écroulé à la suite d'une explosion et sous le tir de l'artillerie ennemie. Le voici tel qu'il se présente après son effondrement.

Une batterie antiaérienne américaine garde le pont Ludendorff à Remagen. Celui-ci a été traversé par les troupes de la 1ère Armée américaine avant que les explosifs allemands n'aient pu le détruire.



Cette Semaine...

CHEZ LES A.C.F.E.

Une des surprises littéraires que nous aura réservées cette guerre est le gout subit ou renouvelé pour la poésie qu'ont manifesté à la fois les écrivains et le public français.

Poete lui-même, c est avec ferveur que M. Moënis Taha-Hussein a entretenu les A.C.F.E. de cette poésie née de la guerre. Après avoir rappelé brièvement quelles écoles se partageaient le début de ce siècle (en omettant, toutefois, le fantaisisme de Toulet, Pellerin, Carco ; l'unanimisme de Jules Romains ; le simultanéisme de Fernand Divoire ; le dadaïsme de Tzara). M. Moënis Taha-Hussein a fait, au cours de sa conférence de l'autre mercredi, une nomenclature des poètes prisonniers en Allemagne et de ceux du maquis, et a donné lecture de quelques-unes de leurs œuvres auxquelles nous ont déjà familiarisé les revues algéroises *Fontaine*, *l'Arche* ou *les Cahiers du Rhône*. Il a particulièrement présenté Louis Aragon — métamorphosé du tout au tout — Jean Cassou, Paul Eluard, Loys Masson, Emmanuel, poète au souffle biblique, Pierre Seghers et d'autres dont certains sont morts en captivité dans les stalags.

RÉCITAL GEORGES THÉMÉLI

Quand on entend Georges Théméli interpréter, avec tant de sûreté et d'émotion à la fois, des maîtres aussi divers que Mozart, Liszt ou Granados, on comprend que le critique musical le plus avisé de notre temps, Emile Vuillermoz, se soit écrié devant ce pianiste si doué : « C'est un miracle du talent et de la volonté !... »

L'art de Georges Théméli tient en effet du prodige, puisque c'est privé de la vue depuis sa plus tendre enfance qu'il s'y est adonné, de toute son âme close aux jeux de la lumière sur le monde. Et, néanmoins, le voici parvenu à la classe du concertiste qui soulève l'enthousiasme des auditeurs, force l'admiration de la critique, recueille des triomphes dans toutes les villes où il se fait entendre.

Lundi soir, la salle de l'Ewart Memorial, bondée, retentissait d'applaudissements prolongés à la fin de chacune des interprétations de Georges Théméli en pleine forme. L'auditoire était confondu d'admiration devant les merveilleuses nuances de la Sonate en sol majeur de Mozart, et la fougue disciplinée de la célèbre Appasionata de Beethoven. La Danse rituelle du feu, si souvent jouée, finit dans le rabâchage ; mais Georges Théméli en a traduit la musique insistante avec cette adresse où la plus profonde virtuosité n'a plus que les

LA PIN-UP GIRL DU CAIRE

Elles sont nombreuses les concurrentes — plus de 170 au Caire seulement, et il doit y en avoir davantage à Alexandrie où les femmes prétendent être plus jolies — qui briguent d'être élues « la-femme-dont-le-portrait-est-à-accrocher-au-mur », pour traduire approximativement l'expression américaine si heureuse.

Devant un jury composé de rédacteurs attachés aux principaux journaux du Caire, les candidats à ce titre de beauté ont défilé samedi dernier sur la piste de danse de l'Auberge du Turf, le concours organisé par *Le Journal d'Egypte* ayant pris fin et ses organisateurs devant procéder aux éliminatoires.

C'est dans une atmosphère de joyeuse animation que 25 numéros épinglés aux robes des concurrentes furent choisis par le jury très embarrassé devant pareil déploiement de grâces féminines où, cependant, faisant preuve d'un optimisme excessif, certaines silhouettes beaucoup moins favorisées s'étaient également faufilées.

Parmi les types des concurrentes retenues, il y a l'accorte, l'aguichante, la gracieuse, l'ingénue, la fatale, la jolie et même — ô surprise ! — la simplement belle.

Quel est le goût qui prévaudra pour le choix final ?

LES PEINTRES ARMÉNIENS D'ÉGYPTE EXPOSENT

Une grande affluence de visiteurs, parmi lesquels on notait S.E. Abdel Razak Ahmed El Sanhoury, ministre de l'Instruction Publique, S.E. M. Chirobine, ministre de l'U.R.S.S., et Monseigneur Mampré, a assisté au vernissage des peintres arméniens d'Egypte, dans la vaste galerie de la S.O.P., rue Galal. Cette manifestation artistique, de loin la plus réussie de la saison, met en évidence cinq ou six talents déjà notoires parmi d'autres qui ne manquent pas d intérêt.

Un catalogue particulièrement bien rédigé comprend quelques notes sur les peintres participant à l'exposition, notes averties de D. Antranikian qui font mieux que guider le visiteur : elles préviennent la critique d'art qui ne saurait rien y ajouter de plus pertinent.

Il faut noter, toutefois, que dans ce groupe important de peintres qui se présentent sous une appellation nationale, un seul d'entre eux, Onnig Avedissian, s'inscrit véritablement dans la lignée de l'école arménienne. Les autres suivent les diverses tendances artistiques contemporaines.

Aussi, ce sont les toiles d'Avedissian, et surtout son grand tableau intitulé « La Famille », qui arrêtent d'abord l'attention dans cette exposition. Ce peintre très doué, qui a assimilé la culture de ses ascendants autant que les nouvelles recherches étrangères, donne des compositions expressives d'un primitivisme modernisé digne de la grande iconographie byzantino-orientale.

A ses côtés, G. Puzant révèle une vision populiste, de sa terre natale si éprouvée par le passé. Talent vigoureux, il rehausse son dessin accentué, épais, trapu avec des couleurs graves où un rouge qui varie du brun au sang-de-bœuf et qui est particulier à sa palette est la note dominante.

La peinture de Diran Garabédian, qui a figuré avec Picasso, Matisse et Braque à une exposition organisée en 1929 par André Salmon, s'apparente à celle de Carrière tant les formes s'y noient sous la pâte opulente.

D'Arte Topalian, femme-peintre d avant-garde aux œuvres méditées, on admire la sobriété jusqu'à la simplification du style et de la palette. Des types indigènes, elle extrait des schémas géométriques que sa fantaisie transpose sur le plan pictural avec sensibilité et équilibre.

Zorian, peintre accompli, fait preuve d'un tempérament hardi dans ses grands nus savoureux et ses natures-mortes aux coloris prenants. Et quelle agréable liberté du pinceau !

Vingt autres artistes, parmi lesquels Meguerditchian et les caricaturistes Saroukhan et Kiraz, complètent cette exposition arménienne en tous points parfaite et que les connaisseurs retiendront comme un événement artistique des mieux venus.

J. M.

L'exposition des peintres arméniens a été inaugurée par S.E. Abdel Razak El Sanhoury bey, ministre de l'Instruction Pubiique, que l'on voit ici entouré de S.E. M. Chirobine, ministre de l'U.R.S.S., et d'un grand nombre de personnalités de journalistes et d'artistes. (Photo Armand)

SOLUTION



M	A	N	C	H	E	R	O	N	■	■
E	C	U	R	E	U	I	L	■	M	■
R	■	P	O	U	L	E	T	T	E	S
I	■	T	I	R	E	■	E	R	R	E
D	A	I	S	■	R	E	N	O	V	E
I	■	A	I	X	■	T	■	M	■	S
E	L	L	E	■	C	A	A	B	A	■
N	I	■	R	H	O	M	B	E	S	■
■	V	O	E	U	■	E	■	■	A	P
D	R	U	■	L	H	U	I	S	■	A
O	E	I	L	L	A	R	D	■	E	T



Le lieutenant Aline Reyss arbore sur son uniforme l'insigne de la FEFEO où sont dessinés des emblèmes indochinois dont un dragon.

Le lieutenant Denise Dieux appartient, comme sa camarade, à un corps féminin rattaché à la Force Expéditionnaire Française d'Extrême-Orient.

INTERVIEW AVEC DEUX FEFEO

Qu'est cette nouveauté, encore ? vous exclamerez-vous. Comme si la guerre n'avait pas engendré assez d'abréviations sans cela !

Eh bien, les FEFEO ne sont pas autre chose que les membres de la Force Expéditionnaire Française d'Extrême-Orient. Et les deux volontaires que je viens de rencontrer appartiennent à un corps féminin rattaché à cette force dont le rôle sera de manifester au plus tôt la présence de la France aux côtés des Alliés dans la guerre en Extrême-Orient.

Les lieutenants Aline Reyss et Denise Dieux ne sont que de passage au Caire et elles vont reprendre incessamment leur voyage. Elles arborent justement sur leur uniforme un insigne d'une grandeur inaccoutumée. Il y a là nombre d'indications fort explicites — à condition, toutefois, que vous ayez une certaine pratique des rébus — et qui vous donnent la clé de tout. J'ai retenu entre autres le Dragon d'Annam, magnifiquement dessiné, l'emblème de la Marine Coloniale, des ailes aériennes, celui de la Grande Légion Etrangère, de l'Alsace-Lorraine de l'Empire, qui est précisément l'Indochine.

Etonnant pays qui, après quatre années d'une occupation douloureuse, songe, aussitôt libéré, à reprendre la lutte. Car, enfin, voici deux Françaises, deux Parisiennes qui, pendant les plus belles années de leur précieuse jeunesse, ont subi les souffrances physiques et morales de l'occupation, et leur seule pensée, aujourd'hui, c'est de s'exiler de nouveau, après l'exil combien plus pénible de l'occupation ennemie, pour peut-être deux ou trois années. Elles y vont comme infirmières, secrétaires d'état-major, chiffreuses, télégraphistes, conductrices, toutes sortes d'occupations qui impliquent une discipline stricte, une activité continuelle et, aussi, comme il est normal dans une zone de guerre, des risques pour leur sécurité.

Elles n'attendent que l'ordre de partir. A vrai dire, ajoutent-elles, leur départ dépend des possibilités de transport et d'équipement, et cette dernière question paraît relever en grande partie des alliés anglo-saxons.

« Les Français, me disent les lieutenants Aline Reyss et Denise Dieux, sont plus que jamais attachés à leur Indochine. L'entreprise de guerre et de conquête engagée par le Japon pour imposer sa domination aux terres d'Extrême-Orient et du Pacifique s'est, en 1940, abattue sur la grande colonie. Privée de tout secours extérieur, l'Indochine s'était vue contrainte de subir les exigences de l'ennemi, mais aujourd'hui la lutte a déjà repris, et tous les Français sont impatients de s'y joindre afin de chasser à tout jamais l'envahisseur. »

ANDREE GUILLAUME

QUELQUES TRUCS

Lorsqu'un mets quelconque brûle, mettez le récipient qui le contient dans une cuvette pleine d'eau, retournez le couvercle ou mettez une assiette creuse pour le recouvrir. Remplissez d'eau. Ainsi, il y a de l'eau au-dessus et au-dessous. Laissez cinq minutes, les aliments n'auront plus ce goût de brûlé qui vous désolait.

●

Pour enlever facilement les taches sur les souliers fins ou les gants de peau, frottez doucement le cuir avec l'intérieur d'une peau de banane. Au bout d'un moment, nettoyez avec un linge blanc, le cuir est remis à neuf.

●

Il arrivera peut-être qu'après avoir fait la cuisine, une odeur de fritures ou de légumes reste attachée à vos mains sans que rien puisse l'enlever. Essayez de les frotter avec du gros sel. Il est presque certain que la mauvaise odeur disparaîtra.

Conseils à mes nièces

★ *Miz de Port-Saïd.* — L'acteur dont vous me parlez se trouve quelque part dans le Pacifique du Sud où, sous les hospices de la U.S.O., il organise des spectacles pour l'armée. Vous ne pourrez donc pas lui écrire pour le moment.

★ *Coquette de Port-Saïd.* — Votre lettre s'étant égarée, je ne sais plus ce que vous me demandiez. J'ai reçu votre seconde missive contenant vos nom, timbres et adresse. Veuillez, je vous prie, me rappeler l'objet de votre demande.

★ *Whisky.* — Quittez votre famille, puisque la vie à la maison devient intolérable. Vous ne devez pas gaspiller le meilleur de vous-même parmi ces ingrats. Une occasion se présente, acceptez donc ce poste à l'étranger. Vous recommencerez votre vie sur des bases plus solides. Bon courage.

★ *Edmée la folle.* — Votre écriture, le ton de votre lettre, tout en vous démontre un grand déséquilibre nerveux. Allez voir un médecin. Il saura vous aider mieux que moi. Vivez le plus possible au grand air, afin de détendre vos nerfs. Entourez-vous d'amis jeunes et gais, oubliez vos soucis. La vie est belle, croyez-moi. Il faut seulement vous donner la peine de la regarder bien en face et d'accepter vos épreuves avec confiance et philosophie.

★ *Vertébrée invertébrée.* — J'aurais tant aimé publier ici votre lettre si follement spirituelle ! Je vous remercie pour vos appréciations. Pour la patte d'oie qui vous désole, massez-la chaque soir en remontant vers la tempe. Employez une bonne crème nutritive et portez toujours des lunettes fumées pendant le jour.

★ *Une nièce tout court.* — Vous vous compliquez la vie à souhait. Il n'y a aucun mal à porter des lunettes. Quant à vos dents, croyez-moi, ce ne sont pas ces quelques couronnes qui doivent vous empêcher de rire. Adoptez comme couleurs le vert, dans toutes ses gammes, le bleu, le blanc, le gris et le noir. Evitez le rouge, le violet, le grenat et le marron.

★ *Négresse dorée.* — Il n'y a aucun remède pour enlever la cicatrice en question. Ce n'est pas vrai que les cheveux frisent quand on les a rasés une fois. Cela arrive parfois, mais je connais des cas où ils ont repoussé plus lisses qu'auparavant. Ne mettez encore rien sur vos yeux, puisqu'ils continuent à être irrités. Attendez ! Lorsqu'ils seront complètement guéris, vous pourrez employer le produit en question pour allonger vos cils.

TANTE ANNE-MARIE

BLOUSON EN COTON

Pour la demi-saison, un blouson léger vous rendra les plus grands services. Vous le porterez le matin, pour faire vos courses, au tennis, au golf, et il vous sera précieux si vous faites de l'équitation. Vous pourrez aussi, en l'agrémentant d'un bijou, le porter l'après-midi pour une sortie intéressante ou avec une jupe longue pour le cocktail. Comme vous le voyez, ce blouson à emploi multiple vous sera indispensable pour les premières chaleurs.

Fournitures : 250 grammes de coton perlé blanc, 1 crochet n° 3, 7 boutons en cristal blanc.

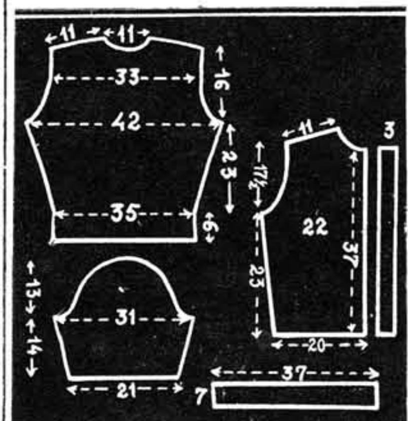
Points employés : Point de demi-brides, point de dentelle. Explication du point dentelle : + montez un nombre de chaînettes. Premier rang : faites deux doubles brides dans une même maille, passez une maille, reprenez à +. Le deuxième rang et les rangs suivants se font pareils, mais en faisant la demi-bride entre les deux doubles brides et les deux doubles brides dans la demi-bride du rang précédent.

Exécution du dos : Montez 90 chaînettes, faites 6 centimètres de demi-brides. Continuez ensuite en faisant le point de dentelle sur une hauteur de 23 cm. en augmentant de chaque côté tous les 3 cm. environ. Formez ensuite les emmanchures en rabattant progressivement de sorte que la largeur du dos soit de 33 cm. Continuez droit sur une hauteur de 16 cm. et formez le biais de l'épaule.

Devant : Montez 55 mailles chaînette, faites 6 cm. de demi-brides et 23 cm. en point de dentelle en augmentant d'un côté seulement de 1 maille tous les 3 cm. Formez ensuite l'emmanchure en rabattant progressivement de manière à ce que le devant fasse 15 cm. Continuez droit sur 16 cm. En même temps, mais de l'autre côté (côté fermeture), et ce à 34 cm. au-dessus des côtes, formez l'encolure en rabattant 5 m. puis 3 et progressivement de manière à ce que l'épaule ait 11 cm. Faites un deuxième côté pareil au premier.

Manche : Montez 60 mailles chaînette, faites 3 cm. de demi-brides, puis faites le point dentelle sur 13 cm., formez ensuite l'arrondi de la manche en rabattant progressivement en suivant les indications du schéma.

Bandes du devant : Montez 17 mailles chaînette, puis formez les boutonnières tous les 3 cm. (celles-ci se font



à 1 cm. et demi du bord). Faites une deuxième bande semblable, mais sans boutonnière.

Col : Montez 125 mailles chaînette, faites 7 cm. de demi-brides.

Assemblage : Réunissez les devants au dos, par une couture sous les bras et aux épaules. Cousez les bandes des devants, assemblez les manches et montez-les au corps. Cousez le col et posez les boutons.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Pâques tombant un premier Avril, méfiez-vous, ce jour-là, non point des œufs coloriés que l'on vous servira, mais du poisson, du poisson fameux, de l'attrape usitée le 1er Avril et qui a pris son origine je ne sais ni où ni comment.

Mais aux quatre coins de l'univers on a accoutumé de se livrer ce jour-là aux facéties les plus fantaisistes et parfois du goût le plus douteux. Il n'est que de vous rappeler certains souvenirs pour vous en convaincre.

Néanmoins, la confusion créée par la chose a sauvé un mien camarade d'un drame qui eût pu bouleverser tout le cours de son existence. Mais oyez l'histoire, elle en vaut la peine. Pour la clarté du récit, j'appellerai le bonhomme Anatole.

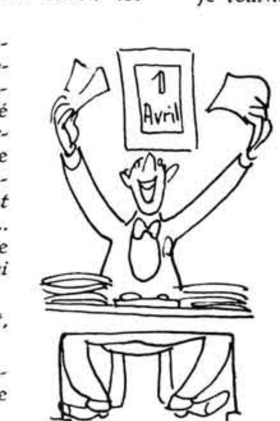
Anatole, donc, était marié à une femme qui le trompait à tout venant. Cela arrive à d'autres, et, comme toujours, bien que la situation de l'époux bafoué donnât matière aux plaisanteries faciles de son entourage, celui-ci ne songea jamais à nourrir le moindre soupçon au sujet de sa moitié qu'il considérait la femme la plus vertueuse du monde. Cela lui procurait une existence sereine et nul ne pensait à lui ouvrir les yeux sur la sombre tragédie de sa vie.

Je me trouvais un matin chez lui comme cela m'arrivait quelquefois. A ce moment, le domestique de faction lui apporta son courrier. Après s'être excusé d'en devoir prendre connaissance, il parcourut quelques lettres qu'il rangea de côté, et puis je vis son visage pâlir soudainement et ses traits, habituellement calmes, se crisper. Qu'arrivait-il ?... Craignant d'être indiscret, je m'avisai de m'intéresser au titre d'un ouvrage qui se trouvait sur sa table.

Mais c'est lui-même qui, à cet instant, m'interpella :

— Lisez, mon cher, et tirez les conclusions que vous voudrez sur la malice humaine.

D'une main tremblotante, il me tendit le feuillet et guetta sur mon visage les réactions provoquées par la lecture de la missive.



Celle-ci contenait les mots habituels par lesquels un « Monsieur qui vous veut du bien » vous annonce benoîtement, mais sans ménagement aucun, que votre femme vous trompe ignominieusement et que vous feriez mieux désormais de surveiller plus étroitement ses allées et venues.

Quand j'eus fini, je n'osai regarder le bonhomme en face tant je craignais d'être trop violemment ému par le bouleversement de sa physionomie. Je dis malgré tout :

— Quel crédit peut-on accorder à de pareilles infamies ? Croyez-moi, jetez donc cette lettre au panier et n'y pensez plus !

Ce coup de boutoir l'avait terrassé et je déplorais le sort qui m'avait fait, à cette heure-là, prendre le chemin de son bureau. Nous restâmes un moment silencieux et je ne savais si je devais faire dévier l'entretien ou, au contraire, insister sur les qualités vertueuses de Mme Anatole...

Mais voilà que le quidam part brusquement d'un éclat de rire inextinguible et qu'il me crie, les yeux fixés sur un objet placé derrière moi :

— Regardez !... Mais regardez donc !

Je tourne la tête, le croyant pris d'une crise subite de démence, et mes yeux se figent sur un grand calendrier portant en grosses lettres la date du 1er Avril.

J'éclate de rire à mon tour et, serrant la main d'Anatole, pressé de m'enfuir au plus tôt, je m'exclame :

— Ah ! elle est bonne, la farce ! Elle est bien bonne !... Mais avouez que vous avez marché... Oh ! là, là !

J'étais dans l'ascenseur que j'entendais encore son gros rire tandis qu'un profond soupir de soulagement sortait de ma poitrine.

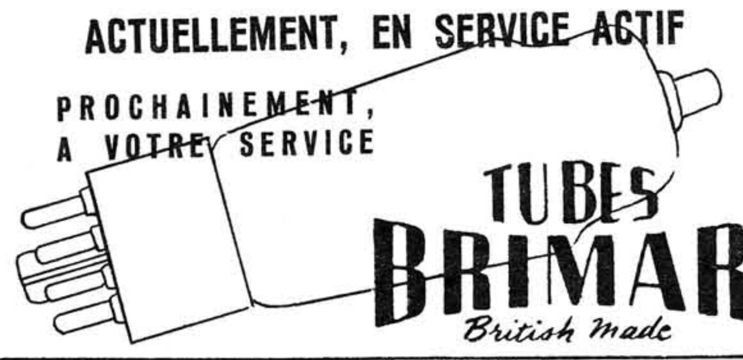
Comme quoi, ma cousine, le 1er Avril a parfois du bon...

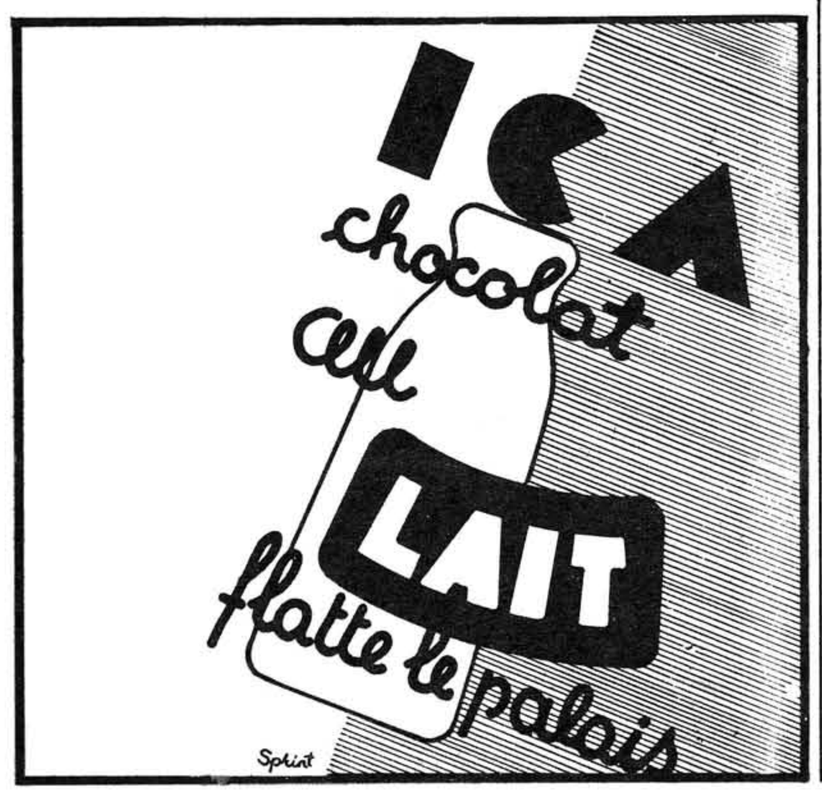
Bien vôtre

SERGE FORZANNES









★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LE TESTAMENT DU « SORCIER GALLOIS »

Ses compatriotes l'appelaient affectueusement *L.G.* : certains ajoutaient : « l'homme qui a gagné la dernière guerre »... Mais trois générations du village de Carnarvon avaient l'habitude de le surnommer « le petit sorcier gallois ».

■ Quand, à la veille de Noël dernier, il se souvint qu'il venait d'atteindre sa 82ème année, il décida tout à coup de suivre les conseils de son médecin et de se retirer de la vie publique, après avoir, pendant 54 ans, défrayé la chronique parlementaire de la Grande-Bretagne.

■ Durant ces 54 ans, Lloyd George, qui vient de s'éteindre, a vécu trois guerres : celle des Boers, la première guerre mondiale et celle-ci...

■ *L.G.* a servi cinq souverains britanniques : la reine Victoria et les rois Edouard VII, George V, Edouard VIII et George VI.

■ Issu d'une classe modeste, il arriva quand même au plus haut poste du gouvernement... Il avait l'habitude de rappeler, en souriant, l'époque où quelques membres de l'aristocratie britannique avaient accoutumé de lui rendre visite à « 10, Downing Street » à une certaine heure de la journée pour s'assurer qu'il pouvait boire son thé... à la façon des véritables *gentlemen*.

■ Depuis sa retraite, en décembre dernier, il n'a pas quitté sa propriété de Carnarvon, s'occupant surtout de la modernisation de sa ferme... Quand il rentrait chez lui, il s'installait dans un large fauteuil près de la cheminée, avec son chat sur le bras, et sa femme — qui fut longtemps sa secrétaire et qu'il a épousée il y a quelque 15 mois — assise près de lui, en train de « prendre » sa correspondance...

■ Cinquante-quatre ans de luttes parlementaires ont gravé dans le cœur du vieux libéral ce « credo » qu'il transmit récemment à quelques membres de son parti : « Frappez vos ennemis très dur. Soyez sans crainte pour votre cause. Et surtout n'oubliez jamais que vous êtes un Radical et un homme du peuple ! »

NOSTALGIES...



Voilà une bien curieuse histoire qui nous vient d'Amérique — naturellement... Elle est en quelque sorte une variante moderne de l'âne de Buridan.

Frank Bortner, qui avait été condamné à vingt ans de prison pour avoir tué sa femme, en 1924, quitta le 11 septembre dernier la prison d'Auburn, après avoir purgé sa peine... Il était de nouveau un homme libre... Après avoir respiré à pleins poumons l'air de la liberté, il décida de travailler. Il se présenta à l'usine d'avions Curtiss-Wright, à Buffalo, où on l'engagea immédiatement... Il se mit au travail avec enthousiasme... Mais dès le second jour, il se sentit moins enclin au labeur... La vie lui pesait... le bruit des usines et des rues l'étourdissait... A l'âge de 60 ans, il parvenait difficilement à s'adapter à la vie moderne... et nouvelle pour lui... Et, tout à coup, il se sentit envahi par la nostalgie de l'existence tranquille qu'il menait dans sa cellule de la prison d'Auburn... si bien qu'un beau jour, il abandonna l'usine et écrivit ces quelques lignes au directeur du journal *The Buffalo Evening News* : « Je suis malade et ne peux supporter le travail. C'est trop lourd après vingt ans d'inaction. Je vais retourner à ma vieille cellule d'Auburn. Je refermerai ma porte sur moi et oublierai le monde. » Puis il prit le chemin de la prison...

Il arriva l'autre jour devant la grille d'Auburn et découvrit, à sa grande stupéfaction, qu'il était aussi difficile d'entrer dans une prison, quand on n'a commis aucun crime, que d'en sortir quand on n'a pas purgé sa peine. En effet, le gardien de la prison lui ferma la porte au nez.

Désespéré, il s'en alla frapper à la porte d'une autre prison régionale. On l'y recueillit ; et on l'enferma dans une cellule. Mais dès le lendemain matin, il se prit à regretter la liberté qu'il n'avait pas su apprécier... Une nouvelle nostalgie l'envahit... Il demanda alors au directeur de la prison de le relâcher... Celui-ci hocha la tête et le renvoya dans sa cellule...

Bien plus, le directeur l'informa, quelques moments plus tard, que, vu sa « conduite excentrique », il allait être soumis à l'examen d'un psychiâtre et que celui-ci pourrait bien le faire envoyer à la prison d'Auburn, bon gré, mal gré...

ENTRE LA TURQUIE ET L'U.R.S.S...

La décision de l'U.R.S.S. de ne pas renouveler le traité qui la lie à la Turquie nous rappelle les différents traités qui furent signés entre ces deux pays depuis la dernière guerre...

C'étaient alors deux jeunes Etats nés de la tourmente qui avait balayé l'Europe... Ils étaient, en quelque sorte, mis à l'index... Et la jeune Turquie kémaliste, reconnaissante pour l'encouragement qu'elle venait de recevoir de Moscou, fut la première à reconnaître le régime soviétique.

■ Le 16 mars 1921, un traité fut signé entre Ankara et Moscou où il était spécifié que : « Le gouvernement de la Grande Assemblée Nationale turque et la République fédérale socialiste des Soviets russes, reconnaissant, de commun accord, le principe de la liberté des nations et du droit de chaque nation de disposer librement d'elle-même, et prenant en considération la lutte commune que les deux peuples ont menée contre l'intervention de l'impérialisme, et prévoyant les difficultés qui pourraient surgir pour une « partie » et rendre critique la position de l'autre, ont décidé de signer un accord pour assurer des relations amicales et fraternelles entre les deux pays. »

■ La première « friction » eut lieu deux ans plus tard, quand la Turquie, à la clôture de la Conférence de Lausanne (24 juillet 1923), au cours de laquelle Ismet Ineunu avait attiré l'attention mondiale sur ses qualités de diplomate, signa la fameuse Convention des Détroits...

■ Mais tout rentra dans l'ordre quand, le 17 décembre 1925, Tchitchérine et Rustu Aras signèrent l'actuel traité russo-turc. Ce traité garantissait la neutralité bienveillante des deux Etats au cas où l'un d'eux serait victime d'une agression ou visé par une alliance dirigée contre lui. En outre, on y prévoyait la solution de tous les différends au moyen d'un arbitrage amical... La durée de ce traité fut originairement fixée à cinq ans, puis prolongée de cinq autres années en 1930... Le 7 novembre 1935, le traité fut renouvelé pour une nouvelle durée de dix ans... Le 29 mars de cette année, au cours de son discours au Soviet Suprême de Moscou, Molotov réaffirma « l'inébranlable volonté de l'Union Soviétique de remplir les obligations réciproques découlant de ce traité ».

■ En 1936, la Conférence de Montreux fut la cause d'un autre différend entre Ankara et Moscou, mais qui ne fut pas de longue durée... Le 5 mai 1939, à la suite de la visite de M. N. Potemkine, vice-commissaire aux Affaires Etrangères à Ankara, un communiqué fut publié assurant que « durant le rétablissement du contact entre les hommes d'Etat turcs et soviétiques, il fut relevé encore une fois qu'il existait entre les deux gouvernements amis une identité de vues sur les questions internationales, et particulièrement sur les questions concernant les relations turco-soviétiques... Les deux pays amis et voisins sont décidés de renforcer les solides liens qui les unissent et qui constituent une contribution estimable pour la cause de la paix à laquelle tous deux tiennent fermement ».

LA MAFFIA EN ITALIE

« La lutte contre la Maffia cessera, non quand la Maffia elle-même cessera d'exister, mais quand tout souvenir de cette bande aura disparu de la mémoire des Siciliens », déclara un jour Mussolini qui, pour une fois, ne s'était pas trompé... Nous en avons eu la preuve cette semaine, avec l'annonce officielle de l'existence d'un groupe de *maffiosi* à Palerme.

Il y a quinze ans, l'ex-Duce essaya de combattre cette bande dangereuse de séparatistes siciliens... Il les poursuivit partout, arrêta leurs chefs et les mit dans des cages, les fit défiler, chargés de fer, dans les rues des grandes villes... En vain...

■ Ces mouvements séparatistes déclarent que le nombre de leurs adhérents est de 30.000 membres... et que le nombre des sympathisants est vingt fois supérieur à ce chiffre...

■ Ils déclarent également que la Sicile serait en bien meilleure condition — la faim sévit actuellement dans l'île — si elle était libre, que si elle continuait à dépendre de Rome.

■ Les *maffiosi* réclament enfin une dernière liberté — liberté de porter leur arme de prédilection : le *stiletto* — et, surtout, de faire eux-mêmes justice.

LE DERNIER SURSAUT...

Les armées allemandes du front oriental lanceront-elles — dans un dernier sursaut, avant l'effondrement final — une contre-offensive contre les armées rouges du maréchal Zhukov qui menacent directement Berlin ?... Certains observateurs alliés sont d'avis que Hitler ne manquera pas d'essayer de retarder l'heure fatidique... Et cela n'aura pour effet que de grosses pertes et d'écrasantes défaites, comme au cours des huit précédentes tentatives, depuis le désastre de Stalingrad :

1. — La contre-offensive de Kharkov de von Manstein en mars 1943 ;

2. — Celle du Kouban, dirigée également par von Manstein en avril de la même année ;

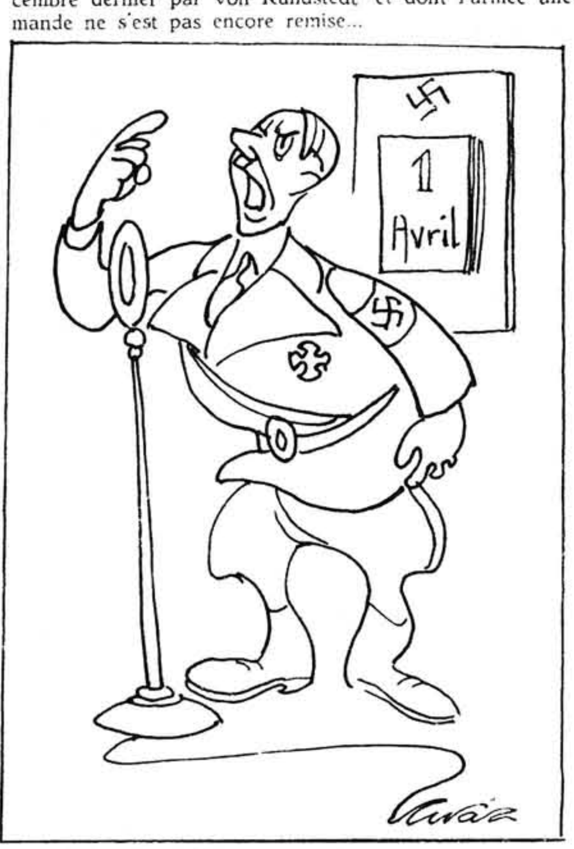
3-4. — Deux offensives lancées simultanément à Kursk et à Byelgorod en juin 1943, toujours sous le commandement de von Manstein, qui, à la suite de son échec, dut abandonner son commandement ;

5. — « L'offensive d'hiver » lancée par le général Gudérian dans la région de Jitomir au début de novembre 1943 ;

6. — L'offensive des bombes-volantes lancée par Hitler et Gœring eux-mêmes contre Londres au milieu de juin 1944 ;

7. — La contre-offensive d'Avranches-Falaise, lancée par le maréchal von Kluge sur l'ordre du Führer et qui se termina par le désastre que l'on sait ; enfin

8. — La contre-offensive des Ardennes, lancée en décembre dernier par von Rundstedt et dont l'armée allemande ne s'est pas encore remise...



— Aujourd'hui plus que jamais je puis vous affirmer : « Nous serons vainqueurs » !

LE TRAGIQUE DESTIN DE LA « VILLE LIBRE »

Les armées du maréchal Rokossovsky, accentuant leur pression sur les poches de résistance allemandes, menacent les restes des soldats nazis qui tiennent encore Dantzig... L'ex-*ville libre* ne tardera pas à changer de mains... encore une fois :

■ La « ville libre » de Dantzig est née, en 1919, de l'article 100 du traité de Versailles. « Elle fut retranchée de l'Allemagne, écrivait Clemenceau au comte Brockdorff-Rantzau, président de la délégation allemande, parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen possible de fournir à la Pologne un libre et sûr accès à la mer... »

■ La superficie du territoire est de 1.950 kilomètres carrés, sa population de 408.000 habitants, dont 236.000 à Dantzig même, pour la plupart de nationalité allemande.

■ Frédéric II, roi de Prusse, supprimant le « couloir » en 1772, annexa en même temps Dantzig.

■ Après la débâcle prussienne à Iéna, Napoléon conquit Dantzig et en fit, en 1807, une ville libre occupée par une garnison franco-polonaise.

■ Aux traités de Vienne, en 1815, Dantzig redevint prussienne jusqu'en 1919...

■ Ensuite la ville libre fut placée sous le contrôle de la S.D.N. Elle était liée à la Pologne par une union douanière jusqu'en septembre 1939, date à laquelle le gauleiter Forster l'annexa à l'Allemagne par suite du coup d'Etat que l'on connaît...

■ Quoi qu'en dise la propagande nazie, Dantzig a vu sa prospérité s'accroître depuis 1919. Devenue le port d'un grand Etat, son trafic passa de deux millions de tonnes, en 1910, à plus de huit millions, en 1931. Si ce chiffre a légèrement diminué depuis cette date au profit de Gdynia, c'est par suite de l'agitation nationale-socialiste et des entraves continuelles qui ont amené la Pologne à créer Gdynia de toutes pièces...

L'AUTRE ALLEMAGNE...



Y a-t-il vraiment deux Allemagne : celle qui considère Hitler comme un dieu et est prête à tout sacrifier pour lui, et une autre qui languit dans l'attente des armées alliées qui la libéreront du joug nazi ?... Certains soldats américains se sont aperçus cette semaine, à leurs dépens, qu'il n'existe qu'une seule Allemagne, et que l'hostilité dans les villes occupées est unanime.

Cette lettre écrite par la jeune Maria, âgée de 17 ans, à son fiancé, et qui fut trouvée sur elle quand elle fut arrêtée à Monschau, sous l'inculpation de sabotage, dénote les sentiments du peuple allemand envers les Alliés... La voici telle que la reproduit le magazine américain *Time* :

« Je sens clairement, écrit Maria, que nous, les jeunes, sommes amerement éprouvés, mais que nous sommes également trempés et aussi durs que le fer, et destinés à nous battre pour l'idéal de notre indispensable Führer... Quand tout le monde déserte le Chef, celui-ci doit pouvoir compter sur sa véritable Jeunesse... Celle-ci ne le trahira jamais...

« En plus de tous nos autres malheurs, nous avons aussi à endurer ces Américains dans nos rues... Je hais les Américains... Il existe une chose qu'ils ne pourront jamais nous soustraire : nous recommencerons une nouvelle vie basée sur les anciens principes que l'on nous a inculqués ; vivre signifie se battre... Je souhaite tant que la nouvelle arme secrète fasse enfin son apparition !... Les flammes lèchent déjà les rives du Rhin... Ma Cologne, Peter !... N'y a-t-il donc aucune justice pour faire payer à ces criminels des actes pareils ?

« Le soldat américain est comique... Il monte la garde armé d'une ombrelle... Les Américains ne sont pas des soldats ; ce sont des amoureux de tangos et de jitterbugs... Les mots de « lutte » et de « avance » sont étrangers pour eux... »

Regrette-t-elle ce qu'elle a écrit ? On ne le sait pas. Toujours est-il qu'elle ajouta, au bas de la lettre, les deux lignes suivantes : « Ce matin, j'ai été sur le point de sauter sur une mine cachée. Un soldat américain m'a sauvé la vie... »

« VICHY » DÉMÉNAGE...

Depuis cinq ans, le « gouvernement de l'armistice » français est devenu une sorte de gouvernement ambulant... Il n'a pas changé moins de cinq fois le siège de son autorité... On sait qu'il fut d'abord formé à Bordeaux ; de là, il se retira à Clermont-Ferrand avant de s'installer à Vichy... Puis, en août dernier, *Vichy-France* fit ses malles et se dirigea vers Belfort où il resta quelques jours dans l'espoir de voir Rommel réussir à rejeter les armées alliées... Vains espoirs...

Pétain et ses ministres reprirent donc la route et allèrent goûter à l'amer pain de l'exil à Sigmaringen, en Allemagne... Mais, même là, ils n'eurent pas de repos, puisque Hitler vient, dit-on, d'intimer l'ordre au « gouvernement français libre » de... « lever l'ancre » et d'aller s'installer ailleurs...

Un prisonnier français récemment évadé d'Allemagne a raconté sa visite à la « capitale de la trahison » :

— Je fus reçu par un secrétaire de Laval qui, croyant que j'étais un des « leurs », me donna 5.000 francs en guise de premier secours...

« Pétain et Laval ont tellement peur, poursuivit-il, qu'ils se montrent très rarement en public, et sont toujours fortement escortés par des gardes de corps choisis... Avec eux se trouvent Fernand de Brinon, Jacques Doriot (celui-ci n'était pas encore mort), Marcel Déat, Joseph Darnand et le *leader* rexiste belge Léon Degrelle... Près de 1.200 « collaborationnistes » français vivent à Sigmaringen, Baden-Baden et Stuttgart... Trois ministères ont été spécialement créés pour pourvoir à leur tâche et à leurs frais... »

Nombreux sont, parmi ces collaborateurs, ceux qui purent apporter avec eux de grosses sommes d'argent... Ces sommes sont utilisées pour acheter et entraîner les saboteurs dont la tâche est de s'infiltrer en France et d'exécuter les ordres des miliciens fascistes formant le nouveau maquis qui résiste encore dans certaines régions de la France... D'autres saboteurs plus casse-cou, et qui acceptent de s'engager dans le corps des parachutistes, reçoivent des salaires plus généreux ainsi qu'un entraînement spécial...

LE RETOUR...



Le commandant de la seconde division polonaise qui se bat actuellement sur le front italien fut bien étonné, l'autre jour, de voir un soldat crotté qui se présentait devant lui et qui le saluait en disant :

— Me revoici, mon général...

Celui-ci le regarda un instant, puis s'écria :

— Kowalski !... Où diable étiez-vous donc ?

L'histoire remonte à septembre 1939... Les *panzers* allemands envahissent la Pologne... Le soldat Stanislaw Kowalski est envoyé un soir en patrouille dans les lignes ennemies ; il est capturé, et après avoir passé quelques mois dans un camp d'internement, il est mobilisé de force et obligé de se battre contre les alliés de sa patrie... L'année dernière, il fut envoyé en Italie... Quand il monta en première ligne, il constata que l'armée « ennemie » qui faisait face à « sa » division n'était autre que la seconde division polonaise... C'était là une chance inespérée... Il se tint donc à l'affût de la première occasion pour se... dégourdir les jambes... Il s'échappa de sa ligne et alla se terrer dans une ville jusqu'à l'arrivée des troupes polonaises qui libérèrent la région...

C'est alors qu'il courut se présenter au commandant de la deuxième division polonaise qui, par hasard, se trouva être son ancien chef de septembre 39...

— Oui, mon général, sourit le brave soldat en terminant son récit, oui, c'est bien moi, Stanislaw Kowalsky, enfin de retour de ma patrouille...

N. A.

Les acteurs égyptiens connus Anwar Wagdi et Madiha Yousri, vedettes du film « UN BAISER AU LIBAN » qui est actuellement projeté au Cinéma COSMO du Caire, pour une durée de deux semaines seulement. Ce film qui a été récemment projeté à Alexandrie y a remporté un grand succès. (4 représentations par jour)

DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I										■	■
II									■		■
III		■									
IV		■					■				
V					■						
VI		■				■		■		■	
VII					■						■
VIII			■								■
IX	■					■		■	■		
X				■						■	
XI									■		

Horizontalement. — I. Bien tenu en main par Cincinnatus. — II. Un grimpeur des plus gracieux. — III. Finiront le plus souvent dans un four. — IV. Qualifie un vol qui ne réclame aucun brevet de pilote ; — Cassée pour arrêter le navire. — V. Il porte parfois le nom de marquise : — Qui sort du « pressing ». — VI. C'est là que repose Charlemagne. — VII. Prononcé avec ferveur par le soupirant : — But de pèlerins qui ont pour emblème un croissant. — VIII. Epelé dans une formule de rupture ; — Losanges. — IX. Prononcé parfois devant un météore ; — Phonétiquement : saisir avec avidité. — X. Serré ; — Des Bressans y ont fait de belles carrières. — XI. Au centre d'une meule ; — En plein cœur de Sète.

Verticalement. — 1. Pour tous ceux qui sont situés sur le même, il n'est pas midi à quatorze heures ; — Demi-sommeil. — 2. Phonétiquement : exprimé par un repus ; — Garde son secret s'il n'est pas coupé. — 3. Un tel anneau crée une chaîne symbolique ; — S'exprime sous toutes les latitudes par un mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut. — 4. Napoléon trompa celle des navires anglais à son retour de l'île d'Elbe. — 5. Chance ; — Port anglais. — 6. Un Bâlois qui devait souvent contempler la lune ; — Répété : neige dangereuse ; — Arraché par la surprise. — 7. Anagramme d'un synonyme de « courroux » ; — Il barre la route à la rouille. — 8. Ville suisse ; — Deux lettres de « tabac » ; — Phonétiquement : concept. — 9. Plus dangereuse pour le marin qu'un simple grain. — 10. Oasis de l'Asie centrale russe ; — Vainquit les Madianites. — 11. Evêché normand ; — Fâcheuse position pour un roi proche de l'échec.

SAGESSE

L'amour-propre éclairé nous donne l'envie de plaire : l'orgueil nous en éloigne.

La Bruyère

L'ambition ne connaît point de bornes : elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derrière.

Sénèque

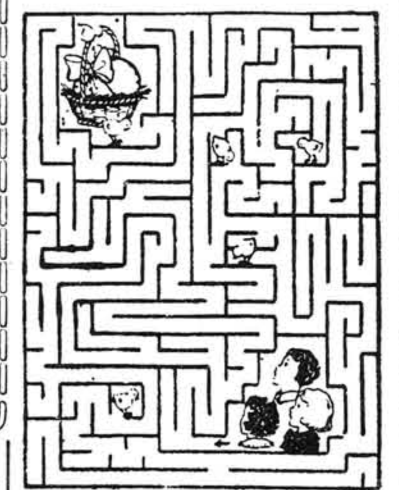
Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

La Rochefoucauld

La distinction la plus glorieuse est celle que nous devons à nos actes.

Shakespeare

CADEAU DE PAQUES



Comment ces trois enfants atteindront-ils le bel œuf de Pâques qui les attend ? Essayez de les aider en trouvant le bon chemin.

LE MOIS D'AVRIL

Avril est, selon la tradition, un mois gai et plein de fantaisie ; c'est l'époque rêvée de tous les mystificateurs, le moment béni des farces drôles et des joyeux envois de poissons-surprises.

Il faut chercher l'origine du poisson d'avril dans les religions du passé. La première incarnation partielle de Vichnou fut le poisson. Ce sont les représentations de Vichnou sortant de la gueule d'un poisson qui ont donné lieu à la légende juive de Jonas avalé et rejeté par la baleine.

La déesse Astoreth, la Vénus syrienne, avait ses poissons sacrés dans le lac du temple, à Hiérapolis, et les hommes transformés en poissons, qu'on rencontre dans les *Mille et une Nuits* (Histoire du Vizir puni), appartiennent au culte d'Astoreth.

Les poissons étaient aussi consacrés à Vénus aussi bien qu'à Astarte, ce qui a amené la coutume de manger le poisson le vendredi, *dies Veneris*, et ce qui nous donne aussi l'origine de la croyance superstitieuse dans la force aphrodisiaque de la chair du poisson.



— Ça sera un poisson d'avril pour nos maris.

RIONS

Le père. — En voilà une idée, d'attendre le premier avril pour la demander en mariage !...

Le fils. — Comprenez-moi, père, je veux une porte de sortie : si elle refuse, je n'aurai qu'à crier : « Poisson d'avril ! »

●

— Jeune homme, sachez que le temps efface tout...

— Pas les rides !

●

— Vous avez beau dire, Jean, ce n'est point moi qui ai couru après vous lors de notre mariage.

— Vous n'avez jamais dit plus vrai, Marie ; mais la souricière non plus ne court jamais après la souris, et elle l'attrape tout de même.

●

— Enfin, avez-vous trouvé dans ma lettre ce que je ne pouvais vous dire de vive voix ?...

— Oui, quinze fautes d'orthographe !...

●

Entre inventeurs.

— J'ai fait une invention qui fera un bruit énorme.

— Ah ! et qu'est-ce que c'est ?

— Un moteur silencieux.

●

Rencontré un veuf tout larmoyant.

— Mais vous nous avez dit cent fois que vous éprouviez une belle horreur pour votre femme !

— C'est vrai ; mais vous savez bien qu'on souffre encore après s'être fait arracher une dent mauvaise !

(*VOIR PAGE* 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)